

LA PRINCESSE

PALATINE.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR, RUE COQUILLIÈRE, 34.

ALEXANDRE DUMAS PÈRE.

LA TULIPE NOIRE, très-joli roman complet en........... 3 vol. in-8

EMMANUEL GONZALÈS.

ESAÜ LE LÉPREUX, ouvrage historique très-intéressant... 5 vol. in-8.
LES DEUX FAVORITES, ouvrage complétant Esaü......... 3 vol. in-8.
LE VENGEUR DU MARI ET LES CHERCHEURS D'OR... 3 vol. in-8.

PAUL DE KOCK.

L'AMANT DE LA LUNE, son chef-d'œuvre, terminé en.... 10 vol. in-8.
L'AMOUR QUI PASSE ET L'AMOUR QUI VIENT........ 2 vol. in-8.
LA FAMILLE GOGO, ouvrage complet.................... 4 vol. in-8.
L'AMOUREUX TRANSI, ouvrage terminé................. 4 vol. in-8.
L'HOMME AUX TROIS CULOTES......................... 4 vol. in-12.
TAQUINET LE BOSSU, ouvrage terminé................. 2 vol. in-8.
SANS CRAVATE, ou le COMMISSIONNAIRE................. 4 vol. in-8.

LÉON GOZLAN.

LA COMTESSE DE BRENNES.............................. 3 vol. in-8.

MADAME LA COMTESSE DASH.

LA MARQUISE SANGLANTE, ouvrage complet........... 3 vol. in-8.
LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN (terminé).......... 4 vol. in-8.
JEANNE MICHU, très-joli roman........................ 4 vol. in-8.

THEOPHILE GAUTIER.

JEAN ET JEANNETTE (terminé)......................... 2 vol. in-8.

ALPHONSE KARR.

LA FAMILLE ALAIN (ouvrage complet).................. 3 vol. in-8.

MADAME CAMILLE BODIN.

ALICE DE LOSTANGE, ouvrage complet et inédit........ 2 vol. in-8.
FRANCINE DE PLAINVILLE (terminé) *idem*............. 3 vol. in-8.

ROGER DE BEAUVOIR.

L'HOTEL PIMODAN, ouvrage complet.................... 4 vol. in-8.
LE GARDE D'HONNEUR, ouvrage complet................ 2 vol. in-8.

ALIZIA PAULI, par Paul Feval, ouvrage complet.......... 4 vol. in-8.
LA DETTE DE JEU, par le bibliophile Jacob.............. 2 vol. in-8.
LE CHATEAU DE MONTBRUN, par Elie Berthet......... 3 vol. in-8.

LA PRINCESSE

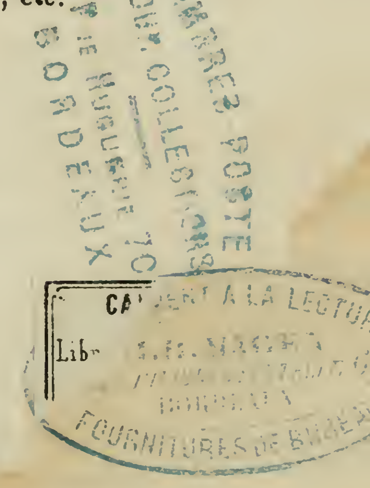
PALATINE

PAR

MME LA COMTESSE DASH,

Auteur de la Bien-Aimée du Sacré-Cœur, des Amours de Bussy Rabutin, de la Marquise Sanglante, etc., etc., etc.

1



PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, imprimerie de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

La novice.

I.

Le soleil dorait de ses derniers rayons les toits pointus et les hautes cheminées de l'abbaye de Farmoutier, en Touraine; il faisait un temps magnifique, tel que l'on en voit quelquefois

dans la semaine sainte, lorsque Pâques n'arrive pas trop tôt et que la saison est un peu avancée. Les saintes récluses venaient de terminer l'office du soir, chanté avec toute la piété de leur cœur, et chacune d'elles rentrait dans sa cellule, pour y méditer à loisir. Elles montaient lentement l'escalier, couvertes de leurs longues robes traînantes et de leur scapulaire blanc ; en les voyant ainsi défiler le long du cloître, en silence, les yeux baissés et sans que leur passage produisît d'autre bruit que le frottement de la laine sur les dalles, on les eût prises pour une procession de fantômes. A mesure qu'elles arrivaient à la porte de leur cellule, elles s'arrêtaient,

faisaient le signe de la croix et entraient, en refermant la porte. Il en fut ainsi jusqu'à la dernière.

Cette dernière, la plus jeune de toutes, encore vêtue de la robe blanche des novices, était une grande et belle personne, âgée de seize ans à peu près. Ses cheveux blonds, lissés en double bandeau, couvraient presque ses sourcils d'un noir d'ébène, sous lesquels deux yeux bleus lançaient des éclairs. Sa peau étincelait d'une blancheur nacrée, particulière à ce genre de blonde-mêlée, si on peut s'exprimer ainsi. Elle fit son signe de croix plus lentement et plus dévotieusement que ses compagnes, et en poussant la

porte de sa petite chambre, elle murmura:

— Mon Dieu ! quel bonheur !

Elle resta debout quelques minutes à l'entrée, écoutant si quelque bruit du dehors ne viendrait pas l'interrompre, et lorsque tout fut tranquille dans la maison, elle fit glisser doucement le verrou dans sa gâche et courut vers son lit avec une précipitation révélant une vive joie. Elle tira de dessous sa natte (sa couche n'était pas composée d'autre chose), un objet qu'elle contempla quelques instants et qu'elle baisa ensuite dans un transport d'enthousiasme, puis ôtant sa guimpe, son voile, descendant les

manches et le haut de sa robe, elle mit à découvert de belles épaules, qu'eût enviées un statuaire et une poitrine de marbre de Paros.

Dans cet état elle s'agenouilla, prononçant à voix basse des paroles pleines d'onction, et, saisissant l'objet qu'elle avait si soigneusement caché, et qui n'était autre qu'une discipline, elle s'en flagella jusqu'à faire bientôt tomber, sur sa peau de satin, des gouttelettes de sang, dont les lanières se trouvèrent couvertes. Elle se fustigea ainsi près de dix minutes, sans ménagements ; enfin un petit lambeau de chair s'étant attaché à l'instrument de pénitence, et lui causant une douleur

insupportable, elle tomba presque inanimée sur le carreau, le visage baigné de larmes, qu'elle ne pouvait retenir.

— Mon Dieu ! disait-elle, mon Dieu ! quand donc me recevrez-vous parmi vos épouses ? Quand donc serai-je tout-à-fait séparée de ce monde, que je hais et qui me poursuit ? Quand pourrai-je goûter chaque jour, à toute heure, ces inexprimables délices que me causent ces douleurs imposées à mon corps par ma volonté, par mon désir de me rapprocher de vos souffrances, à vous, mon Dieu, qui avez été flagellé, crucifié pour nous. Quand donc ? quand donc ?

Ses beaux yeux se levaient vers le ciel

avec une volupté mystique, une ferveur dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est un portrait de sainte Thérèse, ou de Marie Alacoque dans leurs extases. Elle resta ainsi quelques minutes, puis son front se rembrunit, ses sourcils se plissèrent, elle se frappa la poitrine, en répétant le *Domine, non sum dignus*, et en s'écriant :

— Mais non, non, je n'en suis pas digne, je ne sais ce que j'éprouve. Je suis heureuse, je le suis au point de ne pas supposer le paradis plus doux, lorsque je me livre aux macérations, aux jeûnes, aux dures pénitences que mes vœux et mes supérieurs ne m'ordonnent point encore ; mon cœur nage

dans la joie, et cependant mon esprit rebelle veut lutter, et se refuse à croire, il se refuse à adopter aveuglément les doctrines qu'on lui impose, il est révolté contre le Dieu qui le dompte, semblable à Satan, son orgueil se rebellionne. Ah ! mon Dieu ! prenez pitié d'une pauvre créature qui vous appartient, soutenez-la, conduisez-la au but où elle aspire, prenez-la à vous, tout à vous, Seigneur.

Une longue méditation succéda à cette prière, et le sommeil vint la surprendre, encore sanglante, encore étendue sur ce carreau glacé. Elle avait seize ans ! son enthousiasme arrivait bien vite jusqu'au délire, mais

il s'éteignait de même ; c'était une de ces âmes inquiètes, créées pour la passion, créées pour le dévouement et l'amour, et qui souvent égarées dans des voies étrangères reversent sur des sentiments ou des besoins qu'elles n'ont pas, ce trop plein de leur nature qui les entraîne. Entrée au couvent depuis l'âge de cinq ans, certaine qu'elle y resterait toute sa vie, sa jeune imagination s'exalta et l'emporta sur les hauteurs inaccessibles du mysticisme. Elle voulut croire, parce qu'elle aimait, cependant, ainsi qu'elle le dit depuis elle-même en les mémoires qu'elle nous a laissés, son esprit se refusait à croire, tandis que son

cœur était entraîné à aimer. Elle passait sa vie dans une perpétuelle succession d'extases et de doutes cruels. En vain portait-elle aux pieds des autels, au tribunal de la pénitence, ces suggestions du tentateur, rien ne pouvait ni les chasser, ni la guérir.

Telle était Anne de Gonzague de Clèves, fille du duc de Mantoue et de Nevers, destinée par son père à la vie du cloître, ainsi que sa sœur Bénédicte, pour reporter toute son ambition sur sa fille aînée, Marie, avec laquelle nous ferons bientôt connaissance. Toute princesse qu'elle fût, les ordres du prince la renfermaient loin du monde et la faisaient garder plus sévèrement

qu'une autre peut-être. Elle devait surtout ignorer que la volonté paternelle fût la seule cause de sa réclusion. Madame de La Châtre, abbesse de Farmoutier, reconnut bien vite ce caractère difficile, turbulent et inquiet, dont la jeune princesse donna depuis tant de preuves, lors des intrigues de le Fronde. Elle s'appliqua non pas à le rompre, c'était impossible, mais au moins à le diriger dans le sens où le duc de Mantoue voulait qu'on le dirigeât. Elle développa en son élève une ferveur si grande qu'elle devint presque sensuelle, et qu'elle résuma dans l'amour de Jésus-Christ les passions brûlantes dont le germe commençait à paraître chez

la novice. Celle-ci poussa à l'extrême la régularité, l'obéissance, tous ses devoirs de religieuse. Elle outra ses pénitences, allongea ses prières, déroba aux professes leurs disciplines et leurs cilices, ainsi qu'on vient de le voir, et devint enfin une âme ascétique, dans toute la force du mot.

Cet esprit inquiet, cet esprit dominateur et *tripotier*, si je puis m'exprimer ainsi, ne se soumettait pas si vite. L'abbesse maintenait à grand'peine une sorte d'équilibre entre le sentiment et les idées. La moindre chose devait faire pencher la balance, aussi la postulante était-elle surveillée jusque dans ses conversations les plus ordinaires.

Elle ne parlait jamais en particulier à aucune religieuse, à aucune pensionnaire, ne recevait point de lettres, n'allait point au parloir. Tout au plus lui arrivait-il un souvenir de ses sœurs, à travers les grilles serrées. Toujours froid et cérémonieux de la part de Marie, toujours ardent et mélancolique de la part de Bénédicte, recluse comme elle.

Anne ne s'éveilla qu'à la cloche des matines. Elle se frotta les yeux et fut d'abord tout étonnée de se trouver ainsi à demi-nue sous les rayons de la lune, dans sa cellule ; les douleurs cuisantes de ses épaules la rappelèrent à la réalité. Elle se hâta de remettre sa

robe, de cacher sa discipline et de se rendre à la chapelle, où l'abbesse était déjà au chœur. Sa voix se mêla à celles de ses compagnes, chantant les louanges et la passion du Dieu mort pour nous. Elle y mit une onction telle que les larmes lui en vinrent aux yeux. Madame de La Châtre, de sa stalle, la suivait du coin de l'œil et se félicitait du succcès de ses soins. C'était bien ainsi qu'elle la voulait.

Au moment où les nonnes sortaient de l'église, elle appela la princesse et la retint quelque temps en arrière.

— Vous êtes pâle, lui dit-elle, ma fille, vous vous livrez, j'en suis sûre, à des austérités au-dessus de vos forces.

— Oh ! ma mère, ne me les défendez pas !

— C'est ce que nous verrons, quand je vous aurai entendue. Venez le jour de Pâques, après la messe, déjeuner dans mon appartement, nous causerons. D'ici là soyez sage, ne vous fatiguez pas, ne vous rendez pas malade. Demain est presque un jour d'allégresse, la veille de la résurrection du Sauveur, il ne faut pas le célébrer par des souffrances, je ne le veux pas, je vous le défends.

— J'obéirai, ma mère.

La novice fit une profonde révérence et se retirait, la supérieure la retint.

— Ne m'en veuillez pas, mon enfant, votre bien seul m'occupe. Gardez-moi votre confiance et votre affection. Vous êtes ma fille chérie, ma préférée, vous ne l'ignorez pas, et il m'importe peu que chacun le sache. A dimanche donc, demain, ou plutôt aujourd'hui, vous remplissez les fonctions de sacristine, je crois, vous serez donc occupée, et beaucoup, à parer les autels pour cette grande fête. Vous pourrez venir prendre vous-même à la trésorerie les vases sacrés en or, que nous tenons de la munificence de sa majesté la reine; il a été décidé, en conseil, qu'ils verraient le jour pour la première fois en cette solennité.

Anne de Gonzague, en rentrant dans sa retraite n'y put trouver le sommeil. La douleur la tenait éveillée et lui donnait la fièvre. Son imagination fit bien du chemin pendant ces heures de solitude. Elle galopait sur les ailes de l'infini, elle s'égarait dans les pays inconnus où elle cherchait ce qu'elle ignorait elle-même. Pressant ses bras sur sa poitrine, elle s'écriait, dans une espèce de délire :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je vous voie, moi qui vous aime tant !

Et ce miracle ne se faisait point, et Dieu ne descendait pas à sa voix. Il était facile d'imaginer que bientôt cette

ardente créature ne se contenterait plus d'idéalité, qu'il faudrait à cette âme altérée autre chose qu'une coupe vide pour étancher sa soif. Les chimères ne la nourriraient plus, quelque séduisantes qu'elles fussent. Le matin de bonne heure elle descendit à la sacristie, espérant trouver un soulagement dans les soins dont elle était chargée. Le temps continuait à être magnifique, la nature tout entière renaissait à ce soleil déjà chaud du printemps, elle ouvrit la porte du jardin et s'y promena seule jusqu'à ce que la cloche la rappelât à l'abbaye ; elle revint lentement alors, les bras croisés dans ses longues manches, comprimant les bat-

tements de son cœur et répétant involontairement :

— Qu'est-ce donc que j'éprouve, oh ! mon Dieu !

Le jour de Pâques.

II.

Ce jour, ce jour si joyeux pour l'Église, de la résurrection du Christ, Anne se leva joyeuse comme lui. Elle sortit de sa chambre à l'aurore et se rendit, comme la veille, au jardin, où dans

chaque fleur elle trouva une prière. Choisissant ensuite sa robe la plus fine, la plus blanche, la plus soyeuse, elle arrangea presque coquettement les plis de son voile en se disant, avec un sourire de béatitude :

— Je vais recevoir mon bien-aimé; qu'il me trouve prête et parée pour notre union.

Ces paroles mystiques la troublaient et la faisaient trembler comme des paroles d'amour. Anne ignorait presque qu'elle était belle , et n'avait , pour ainsi dire, pas songé à le savoir. Les miroirs étaient rares au couvent. Outre le parloir, où elle n'allait point, et l'appartement de l'abbesse, où elle

allait souvent, mais toujours accompagnée, il ne s'en trouvait pas un dans toute la maison. Ce matin-là, elle le regretta, elle eût voulu se voir, elle eût voulu se connaître, elle eût voulu être certaine qu'elle présentait à son divin époux une offrande digne de lui. Elle descendit néanmoins à l'office, le cœur content. Elle chanta les matines et les autres psaumes d'une voix d'allégresse. En allant à la communion elle avait l'âme pleine de délices, et sa contemplation fut si longue et si douce ensuite, qu'il fallut la prévenir pour le déjeuner de madame l'abbesse, elle l'avait oublié.

La sainte mère en Dieu la félicita vivement des grâces qu'elle recevait.

— Notre Seigneur vous aime, ma fille ; il vous envoie une de ces vocations rares qui résistent à tout. Je n'ai rien essayé pour la faire naître, mais en la voyant se développer en vous si magnifiquement, je ne puis m'empêcher de louer celui qui vous la donne et de vous répéter sans cesse :

— Vous êtes bien heureuse !

— Oui, ma mère, je suis bien heureuse. Cependant il manque une chose à mon bonheur.

— Et quoi donc ?

— Je n'ai pas prononcé mes vœux,

je n'appartiens pas encore irrévocablement à ce Dieu qui m'appelle!

— Votre temps de noviciat n'est pas fini.

— Ne peut-on l'abréger?

— Pourquoi faire? Vous êtes si jeune!

— Pas trop pour me marier, si j'étais dans le monde.

— Il faut attendre quelques mois; ensuite vous ferez profession, et, si Dieu vous prête vie, la croix pastorale que voici, vous la porterez après moi.

— Oh! ma mère!... répliqua-t-elle en rougissant.

— Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? N'êtes-vous pas la fille d'un prince

souverain? Votre sœur, Bénédicte, n'est-elle pas bientôt abbesse d'Avenay, si la chose n'est pas faite?

— Oh ! ma mère, je ne mérite point d'arriver à un pareil honneur, et cela puisse-t-il être le plus tard possible. Non, je ne le mérite point.

— Vous, mon enfant, vous ! le modèle de la communauté tout entière, vous, à qui l'on ne peut reprocher qu'un zèle trop ardent et une piété trop vive.

— Ma mère, il y a deux coins de ma conscience où le flambeau n'a pas pénétré, et depuis longtemps je désire vous en faire l'aveu. Les saintes représentations de mon confesseur n'ont pas

suffi jusqu'ici pour triompher du démon, votre voix sera plus puissante.

— Qu'y a-t-il, ma fille ? demanda l'abbesse effrayée, en prévoyant des obstacles à la réussite de projets si précieux.

— Ma mère, d'abord je doute, je doute souvent, malgré moi. Je chasse les pensées qui peuvent ébranler ma croyance comme l'ouvrage du malin esprit; elles reviennent sans cesse, les objections se présentent en foule, je ne puis être convaincue avec toutes les dispositions possibles de le désirer. Dans ces moments je me dis : que suis-je pour conserver ces doutes, ces incertitudes? Pourquoi ne croirais-je

pas ce que les Arnaud et tant d'hommes supérieurs croient avec soumission? Ces raisonnements dissipent quelques instants les nuages de l'abîme; mon imagination achève l'ouvrage; elle me rend sensible ce qui répugne le plus à ma faible raison, elle fait disparaître ma vie active comme un songe fugitif et me transporte dans une éternité de délices, achetée de privations sans importance.

— Eh bien! ma fille, que voulez-vous de plus? ne triomphez-vous pas de l'ennemi? n'êtes-vous pas la maîtresse du champ de bataille?

— Oui, quelques instants; mais ensuite ces doutes reviennent. Je me les reproche comme un égarement, et je

n'en sors que pour tomber dans cette espèce d'ivresse soutenue, qui me transporte et qui, je le crains, fait toute ma dévotion. Lorsque, comme hier, je me suis livrée à des austérités corporelles violentes, il me semble que j'ai des droits incontestables à la palme du martyre. J'aspire avec passion au moment où je m'engagerai par des vœux éternels. Est-ce là de l'humilité, est-ce une piété véritable? J'ai peur que non, ma mère, et je vous le demande.

— Vos scrupules vous honorent, ma fille ; ils sont d'une conscience timorée et délicate, mais ils sont exagérés, n'en doutez pas. Vous êtes dans la bonne

voie, persévérez. Vous êtes appelée aux joies chastes et profondes de la vie religieuse, remerciez-en Dieu. Vos doutes ne doivent pas vous tourmenter. Quelle est l'âme que le démon laisse en repos? Chassez-les et vivez tranquille. Voyons maintenant le second sujet de vos inquiétudes.

— Celui-là, ma mère, est tout temporel. Les préférences de mon père pour la princesse Marie ont excité dans mon cœur une envie secrète et inextinguible, une disposition à la haine. Je porte sans cesse ma sœur à confesse, et les cilices n'ont rien de si piquant que ses dédains pour moi, que la supé-

riorité dont elle jouit par l'aveuglement du duc de Mantoue.

L'abbesse prit un air grave qui n'était nullement feint. Cette révélation lui fit voir l'état véritable où se trouvait la jeune fille, et combien peu ses dispositions exaltées étaient solides. Elle se résolut donc de battre ce péché-là en brèche avec plus de vigueur que l'autre, dont elle se ne souciait guère.

— Quoi ! interrompit-elle, vous êtes assez aveugle pour vous plaindre ! Vous ne voyez pas de combien la part qui a été faite à votre sœur est inférieure à la vôtre ? Pour elle les soucis, les chagrins, les embarras du monde et de la grandeur, pour vous, le repos du cloî-

tre, la paix, les délices, la quiétude. Pour elle tous les déboires de la cour, d'une ambition insatiable et jamais sa-tisfaite, pour vous une des plus grandes dignités de l'Église, à laquelle vous arriverez sans peine, et, pour ainsi dire, sans vous en occuper. Pour elle la calomnie et ses suites, pour vous, la vénération universelle. De quoi vous plaignez-vous donc? qu'avez-vous, mille fois aveugle fille? que signifie une jalousie stupide, lorsque vous devriez remercier votre auguste père du lot qu'il vous a donné? Ah! elle est Marthe et vous Marie, et Marie a choisi la meilleure part.

Ces paroles, sans porter tout-à-fait

la conviction dans l'âme de la jeune fille, la consolèrent un peu et remirent quelque baume en son esprit malade. Madame de La Châtre, voyant qu'elle avait fait impression, acheva son ouvrage par la peinture exagérée des délices du cloître, par le tableau des honneurs et des respects dont une abbesse était entourée.

—Si je parlais à une personne moins parfaite, je vous dirais que les rigueurs de la règle ne sauraient nous regarder dans la position où nous sommes placées, je vous dirais que vous aurez à votre volonté les triomphes de l'orgueil, les amusements du monde et les pompes de la cour. La clôture ne nous est

pas si sévèrement imposée que, sur un prétexte facile à faire naître, nous ne puissions la franchir quelquefois, avec une suite digne de nous. Cela vous importe peu, je le sais, aussi je ne vous en parle que pour mémoire.

— Je ne donnerai jamais l'exemple de ces scandaleuses conduites dont quelques abbesses ont défrayé la médisance, madame, vous n'en doutez pas.

— Et votre famille, de quelle joie elle est comblée! Voici une lettre de madame de Guise, votre tante, pleine de félicitations à votre égard, pleine de satisfaction pour son propre compte. Le prince son fils, bien que devenu l'aîné

de sa maison, par la mort de son frère, se décide à rester archevêque de Reims. Il conserve ses abbayes, et c'est, m'assure madame la duchesse, le plus beau prélat qu'on puisse voir. Cet exemple vous prouve la vérité de ce que je vous disais tout-à-l'heure, il a pu choisir entre l'Église et le monde, et il a choisi l'Église, lui qui les connaît si bien tous les deux.

La princesse poussa un gros soupir, non pas à l'intention de son cousin, qu'elle n'avait jamais vu et dont elle ne se souciait guère, mais en pensant à elle-même et sans trop savoir pourquoi. Sur cette entrefaite, on vint appeler l'abbesse, elle jeta étourdiment

la lettre de madame de Guise tout ouverte sur une table, cria à la jeune novice de l'attendre et se rendit au parloir, où l'attendait une visite importante, celle de l'évêque diocésain.

Restée seule, la princesse se mit à réfléchir. Les discours de madame de La Châtre sur la dignité à laquelle elle devait prétendre lui revinrent en mémoire et la préoccupèrent beaucoup. Rien ne paraît plus brillant, plus important à une pensionnaire que le gouvernement d'une maison. Les objets frappent sensiblement sur des organes neufs. Un berger disait que s'il était roi, il garderait les moutons à cheval, une jeune personne ne voit rien au-

dessus de l'autorité à laquelle elle obéit depuis son enfance.

Lorsqu'elle eut bien songé, comme l'absence de l'abbesse se prolongeait, ses yeux tombèrent sur la lettre de madame de Guise, dont on avait commencé à lui donner connaissance. Elle pensa qu'il n'était point indiscret de la lire, puisque madame l'abbesse l'avait laissée ouverte et la prit, bien plus par désœuvrement que par curiosité. Elle en parcourut les premières lignes avec indifférence, mais quel ne fut pas son étonnement, en la trouvant toute différente de ce qu'on lui avait annoncé !

Non-seulement madame de Guise n'exprimait pas sa joie de savoir sa

nièce au couvent, mais encore elle engageait vivement madame de La Châtre à ne plus se prêter aux instances du duc de Mantoue, à bien examiner la vocation de la princesse Anne et à ne point abuser de sa jeunesse, pour l'engager à se faire religieuse par des séductions irrésistibles. Madame de Guise déplorait l'aveuglement de son père qui s'engageait à sacrifier deux filles pour la fortune de l'aînée.

« Je connais Anne, ajoutait-elle, elle » n'est pas faite pour le cloître. L'ex» trême ardeur de son zèle en fait pré» voir la courte durée. Elle ouvrira les » yeux trop tard, elle s'en repentira,

» elle donnera de grands scandales ou
» elle mourra de chagrin. »

La princesse relut deux fois cette phrase. Elle tremblait de tous ses membres, une révolution complète s'opérait dans tout son être.

— On me trompait, murmura-t-elle.

Il lui sembla qu'un voile épais tombait de ses yeux, qu'elle découvrait une à une les pratiques et les intrigues employées pour la décider à obéir. Elle entendait la conversation de ceux qui s'étaient joués d'elle. Elle suivait son père et sa sœur Marie, se promenant dans la galerie de leur palais, comptant impatiemment combien durerait

sa résistance. Le rouge lui monta au visage, son caractère impérieux et altier se réveilla, assoupi qu'il était sous les langueurs du mysticisme.

— Ah ! dit-elle, c'est bien, ils ne me tiennent pas encore !

Et sans attendre l'abbesse, sans laisser à ses gens aucune raison de son départ, elle monta précipitamment à sa cellule, où elle s'enferma.

Son premier mouvement fut de prendre la discipline et de la jeter par la fenêtre avec un geste de rage et de vengeance. Ses doutes se changèrent en certitude, elle se moqua d'elle-même, de sa ferveur, de ses pénitences, de sa bonne foi.

— La lutte est ouverte, pensa-t-elle, il me faudra combattre seule contre mon père, contre l'abbesse et contre l'autorité ecclésiastique peut-être. Qu'importe ! je résisterai, j'en aurai la force. J'y périrai peut-être, mais je ne succomberai pas.

Pour commencer, elle ne répondit point lorsqu'on vint l'appeler de la part de l'abbesse, elle ne se présenta ni au réfectoire ni aux offices, allant tranquillement se promener pendant qu'on les chantait. Madame de La Châtre fut instruite le même soir de ce cataclysme, elle envoya une de ses affidées s'informer près de la princesse des causes de sa retraite.

— Je suis malade, répondit-elle brusquement.

Au moment de se coucher, elle vit ouvrir sa porte, et une des assistantes portant une bougie, précédait l'abbesse, qui entra tout émue.

— Vous êtes malade, ma chère enfant, dit-elle avec un air inquiet, et qu'avez-vous? qui a pu vous causer cette indisposition?

— Votre déjeuner, madame, le dessert surtout.

— Ah! oui, les gâteaux! après un long jeûne comme celui de ce carême, je conçois que vous en souffriez. On vous enverra demain le docteur.

— Je vous remercie, madame.

— Vous souffrez donc beaucoup que votre humeur est à ce point changée?

— Elle l'est bien plus encore que vous ne pensez.

— Comment donc?

— Je vous en ferai part.

— Pourquoi pas à l'instant?

— J'ai mal à la tête.

— En effet, je ne vous reconnais plus, dit l'abbesse en la fixant jusqu'au fond de l'âme.

— Vous me reconnaîtrez encore bien moins plus tard.

— Expliquez-vous !

— Non, demain. Il ne me plaît pas aujourd'hui, et parmi toutes les préro-

gatives de la crosse, que vous m'avez détaillées ce matin, celle qui me convient le plus, celle à laquelle je veux m'accoutumer d'avance, c'est de faire ma volonté.

L'abbesse n'en pouvait croire ses oreilles. Elle cherchait en vain la cause d'un revirement d'idées si soudain. Elle voulut essayer de la sévérité ; c'était un plomb lancé dans l'avenir.

— Vous savez bien, mademoiselle, puisque vous connaissez si parfaitement mes droits, vous savez que j'ai celui de vous faire obéir.

— Oui, lorsque vous serez ma supérieure immédiate, lorsque j'aurai pris autrement que par fantaisie l'ha-

bit de votre ordre, mais à présent, non ! Je suis pensonnaire, je n'ai point encore reçu la vêture; une exagération de chimères m'a fait me soumettre avant le temps à des pratiques de noviciat extravagantes ; mais à dater de demain, je reprends mes habits ordinaires, je redeviens la princesse Anne de Gonzague, avec laquelle madame de La Châtre doit compter quelque peu, et nous verrons ensuite comment tout ceci finira.

L'abbesse la crut folle. Elle ne songeait point à la lettre de madame de Guise. Elle savait qu'enfermée dans sa chambre elle n'avait vu absolument personne. Il lui fut donc impossible d'expliquer ce changement. Très-con-

vaincue qu'elle ne gagnerait rien ce soir, qu'il fallait laisser passer de lui-même cet accès intempestif, elle se leva pour se retirer. La jeune fille l'arrêta par sa robe.

— Vous plairait-il, madame, dit-elle, d'ordonner qu'on me conduise à une autre chambre ? cette halle peut être bonne pour un chien de basse-cour, mais non pour une princesse de la maison de Mantoue.

L'abbesse ne voulant pas la contrarier, de peur de l'irriter davantage, lui fit signe de la suivre et marcha devant elle, sans prononcer une parole. La *porte-torche* ouvrait la marche. Elles arrivèrent ainsi à un petit appartement occupé jadis par la princesse, avant

que son accès de dévotion l'ait con duite à devancer le temps de son no viciat. Lorsqu'elles furent près de la porte, elle prit la lumière des main de la religieuse étonnée, et, congédian l'abbesse d'un geste familier, elle s'en ferma sans plus de cérémonie.

Madame de La Châtre, de retou dans son appartement, encore furieus et surprise de cette scène, trouva sur la table la lettre ouverte et froissée de madame de Guise.

—Ah! pensa-t-elle, maintenant je com prends tout, il faut y renoncer, elle sait qu'on l'a trompée, on n'obtiendra plus rien d'elle. M. le duc de Mantoue ne me le pardonnera jamais.

Elle ne dormit point : la nuit se passa à récapituler les avantages perdus et à tâcher d'en retrouver d'autres comme compensation. Madame de La Châtre calculait à merveille. Elle se demanda si l'appui de la maison de Guise, si un riche mariage procuré à la princesse Anne, ne vaudraient pas bien le duc de Mantoue, et ses promesses. Elle pesa le pour et le contre et le résultat fut en faveur du duc de Mantoue, car elle ne pouvait marier sa fille malgré lui, attendu qu'il n'eût jamais donné de dot, et que les épouseurs ne se seraient pas présentés en foule, malgré la beauté de la princesse.

Aussitôt qu'elle fut éveillée le lende-

main, avant même d'aller au chœur, elle s'informa de sa rebelle. Il lui fut répondu qu'elle avait demandé des femmes pour la servir, un consommé et des douceurs.

— On lui a obéi en tout, selon les ordres de madame. Elle a déclaré qu'elle n'irait point à la chapelle, étant très-fatiguée et très-souffrante. Elle a fait appeler le médecin de la maison et il doit être près d'elle en ce moment.

— C'est bien, répliqua madame de La Châtre, continuez. Aussitôt après la messe je me rendrai chez chez la princesse, vous pouvez le lui annoncer de ma part.

Petite guerre.

III.

A dater de ce jour tout changea pour la princesse Anne. Elle se sentit au cœur une jalousie et une haine mortelles contre sa sœur, à laquelle elle était sacrifiée. Les reproches, les caresses de

madame de La Châtre n'eurent pas plus de succès les uns que les autres, elle fut toujours repoussée avec perte, ainsi que les religieuses et les novices criant au scandale, invoquant tous les saints et se signant dévotement en fermant la porte.

« — Ma bien chère tante, écrivait
» Anne à madame de Guise, que je vous
» ai d'obligations ! que je vous remer-
» cie! Grâce à vous, grâce à vos bons
» conseils qui ne m'étaient pas destinés,
» mais dont je profite, j'échappe au
» malheur, au crime, car je ne sais
» où me conduirait le désir de briser
» cette insupportable chaîne. Je suis

» décidée à braver mon père, à invo-
» quer l'autorité de ma famille mater-
» nelle, s'il ne me reste pas d'autre
» moyen de m'y soustraire, j'irai au
» roi, au pape, j'irai partout. C'est
» pour embellir son idole, c'est pour la
» mettre dans une élévation où elle
» attire tous les regards que le duc de
» Mantoue veut me dépouiller. Cela ne
» sera point. Je suis maintenant aussi
» dégoûtée du couvent, des religieuses
» et de leurs petites pratiques, sans
» compter leurs intrigues, que la fem-
» me la plus dissipée. Je ne songe plus,
» moi aussi, qu'à paraître avec éclat
» dans le monde, ainsi que c'est mon
» droit. Je ne me donne pas la peine de

» cacher mes nouvelles dispositions.
» Toute la communauté en est sur-
» prise, scandalisée. Madame de La
» Châtre est humiliée d'avoir manqué
» son ouvrage. Je lui déclare nettement
» que je ne serai pas au nombre de ses
» ouailles. »

Tout ce que contenait cette lettre était strictement vrai. La princesse avait une grande qualité : celle de la franchise et d'une loyauté à toute épreuve. Elle ne mentait jamais alors, quelque intérêt qu'elle y trouvât. Plus tard, elle perdit cette vertu dans les intrigues dont elle fit son habitude, mais elle resta convaincue qu'elle la

possédait toujours. Elle s'en vanta, beaucoup de nigauds s'y laissèrent prendre. Ce fut une de ses grandes forces pendant la Fronde, où chacun mentait hautement, en se vantant de le faire.

Un système de persécutions s'organisa autour de la pensionnaire rebelle, on ne lui accorda pas un instant de solitude ou de liberté. Son sommeil fut interrompu par des visites intempestives, par des menaces quelquefois exécutées, mais qui n'obtinrent même pas d'elle l'honneur d'une plainte. Madame de La Châtre fut forcée de s'avouer vaincue, en face de cette barre fer, que rien ne faisait plier. Elle écrivit au duc de Mantoue son impuissance,

et celui-ci l'engagea à accorder une trêve, pendant laquelle on agirait autrement.

Anne de son côté, lasse de voir sans cesse une persécutrice dans une femme qu'elle avait d'abord appris à aimer, écrivit à sa tante pour qu'elle fît intervenir les hautes puissances, afin d'obtenir la permission de passer au moins ce temps d'épreuves et de débats près de sa sœur à Avenay.

« — Ce sera toujours un couvent,
» ajouta-t-elle, mais quelle différence !
» Je sais bien qu'on ne m'y contraindra
» pas, je n'aurai plus toujours en face
» de moi les *in pace* et les pénitences. »

Madame de Guise, peut-être pour

contrarier le duc de Mantoue qu'elle n'aimait pas, se déclara l'appui de la victime, elle intéressa le cardinal de Richelieu à son sort, et obtint l'ordre de la laisser aller de Farmoutier à Avenay, sous bonne garde toutefois. Ce fut un coup de foudre pour madame de La Châtre. Elle s'en vengea en petit esprit, en dévote exagérée, en retenaut la pensionnaire quelques jours de plus qu'il ne le fallait, et en lui faisant souffrir mille tortures de cloître, dont on n'a pas d'idée dans le monde. Anne supporta tout avec un courage et une fierté tels qu'on ne la crut pas atteinte, elle méprisa ses adversaires et les domina de la hauteur de sa volonté.

La veille du jour fixé, l'abbesse vint chez elle, et essaya quelques protestations hypocrites.

—Vous nous quittez donc, ma chère enfant ?

— Oui, madame, à votre grande joie et à la mienne tout aussi grande.

— Vous ne me rendez pas justice, vous ne vous la rendez pas à vous-même. Il est impossible que vous n'emportiez pas un regret du lieu qui vous a vue naître.

— Je n'en emporte pas plus que je n'en laisse.

— Mon enfant, vous allez avec d'autres personnes, avec des religieuses comme nous, prenez-y garde, changez

de manières, ne vous fiez pas à la tendresse de votre sœur, elle est plus sévère que moi, et si vous vous conduisez ainsi, elle saura bien vous mettre à la raison.

— Ma sœur m'aime, madame, et, bien loin de vous seconder, elle me protégera.

— Vous avez contre vous Son Éminence.

— Je ne le crois pas, il a trop à faire pour s'occuper de moi.

— Vous n'avez rien à me dire, rien absolument?

— Un seul mot : vous m'avez trompée, ne vous en prenez qu'à vous-même pour ce qui arrive. Si vous

m'eussiez parlé franchement je vous aurais aimée et pour vous j'aurais fait un sacrifice dont je n'aurais pas senti la portée en l'accomplissant. Maintenant adieu, j'espère bien ne plus vous revoir.

Et cette créature fantasque, se tournant de l'autre côté, refusa obstinément de répondre davantage. Madame de La Châtre dut se contenter de ce compliment.

Le lendemain de bonne heure, elle quitta l'abbaye avec une suite que lui envoyait madame de Guise, et fut conduite à Avenay où elle tomba dans les bras de Bénédicte, sa sœur chérie, sa compagne d'infortune, plus à plaindre

qu'elle, puisque le sacrifice était accompli. La douce et belle abbesse la reçut avec un sourire plus triste que le soleil d'automne. Anne resta effrayée de ce changement, ses joues creuses, ses yeux enfoncés, ses mains diaphanes annonçaient une dissolution lente mais certaine.

— Vous auriez de la peine à me reconnaître, ma sœur, dit-elle, vous ne me saviez pas si près de la fin. C'est que j'ai bien souffert !

Pauvre Bénédicte ! Chère âme du ciel ! Elle avait lutté aussi, mais sans force, sans fermeté. Elle parvenait à reculer le sacrifice, mais non à le fuir. Elle trouvait des prétextes de

retard, non pas de rupture. Sa santé s'altéra, elle le vit presque avec plaisir. Cette vie, qu'elle était menacée de perdre, n'était rien, ne laisserait aucune trace, aucun sillage sur cette vaste mer de l'infini, où tout va s'engloutir. Elle en attendait le terme sans joie comme sans regrets, avec l'indifférence d'une créature qui n'a jamais été aimée et qui n'a pas eu le temps d'aimer. Elle écouta les projets de sa sœur, ses plaintes, les reproches qu'elle adressait à son père, comme si elle n'eût pas été de moitié dans tout cela, comme si sa vie à elle eût été arrangée suivant son goût. Elle accueillit ses colères, afin de les apaiser, si cela était

possible. Elle excusa même celui qui la tuait à petit feu.

— Mon père a cru que cela devait être ainsi, répétait-elle, c'est à nous d'obéir; ma sœur, je vous aime tendrement, néanmoins vous avez tort.

La princesse Anne ne s'en révoltait que de plus belle, cette placidité passait à ses yeux pour une lâche complaisance, elle en vint à prendre aussi Bénédicte à partie, à l'accuser de s'être trop pressée, de n'avoir pas attendu. Leurs réclamations réunies auraient eu bien plus de force.

— Vous êtes une ambitieuse, la dignité vous a tourné la tête.

— Le croyez-vous, ma sœur? répli-

quait l'abbesse avec son sourire déchirant. Je suis en effet bien récompensée, puisqu'il m'est donné de vous recevoir.

Anne écrivit à tout le monde, au cardinal, au roi, à la reine, à la maison de Lorraine, à la noblesse, au clergé, au parlement, cela ne finissait point.

— Je ne veux pas être religieuse et je ne le serai pas, répétait-elle, pour toute conversation, j'épouserais plutôt le jardinier de l'abbaye.

— Calmez-vous! calmez-vous, ma sœur! Tout cela ne sert à rien. Vous ne serez pas forcée, si vous ne voulez pas l'être.

— Ah ! si vous m'aviez attendue ! Qui vous pressait donc?

— J'ai obéi, répondait simplement l'abbesse.

— Est-ce qu'on obéit à ces ordres-là, quand on s'appelle la princesse Bénédicte de Gonzague, qu'on est jeune et belle comme vous? On se fait enlever, s'il n'y a pas d'autre moyen !

— Ma sœur !

Quel chemin avait fait la novice depuis le jour de la flagellation, et comme on va vite dans le mal!

Il vint dans l'idée à la princesse Anne d'écrire à son cousin le duc de Guise, archevêque de Rheims, et de se mettre sous sa protection. Il lui envoya

très-galamment un courrier, avec cette réponse :

« Mademoiselle ma cousine,

» Vous avez parfaitement raison de
» quitter le cloître, s'il ne vous convient
» pas. Il n'est pas de raison d'État qui
» puisse obliger une princesse de votre
» âge à se renfermer, voire même à se
» faire abbesse malgré elle. Résistez tant
» que vous pourrez, et si vous avez besoin
» d'appui, comptez sur moi. Je ne compte
» pas rester éternellement archevêque ;
» quand je serai libre, je mettrai mon
» épée à votre disposition. Je me flatte

» qu'elle vous servira plus efficacement
» encore que ma crosse et ma mître.

» Le plus passionné de vos
serviteurs,

» HENRI,

» Archevêque de Rheims. »

— A la bonne heure! monsieur de Guise quittera le froc! s'écria la princesse ravie, dans sa haine pour l'Église.

— Croyez-vous qu'il soit plus heureux dans le monde, et vous, ma sœur, croyez-vous l'être davantage? répliqua la mélancolique abbesse. Ah! les cha-

grins sont partout et la tranquillité nulle part.

Anne répondit par un sourire d'incrédulité.

— Le bonheur, le repos, c'est la tombe, poursuivit Bénédicte. C'est le ciel, où l'on voit Dieu, qui est toujours juste et toujours bon.

Anne ne comprenait pas; ces deux âmes se ressemblaient si peu!

Deux ou trois mois se passèrent ainsi. Le duc de Mantoue envoyant toujours ses ordres, et sa fille refusant de s'y soumettre. Le prince menaçant des grands moyens, la princesse répliquant qu'elle ne les craignait pas. Enfin un jour, au moment où l'on crai-

gnait sans cesse l'arrivée d'un exempt à l'abbaye, pour en enlever la jeune rebelle, un courrier tout en deuil se présenta à la grille. Il apportait une nouvelle inattendue, le duc de Mantoue était mort.

Cette catastrophe produisit un effet bien différent sur les deux intéressées : Bénédicte se jeta à genoux en pleurant et priant pour son âme. Anne se laissa tomber dans un fauteuil, y resta quelques instants stupéfaite, abasourdie, puis elle se releva, appela ses gens et leur donna ses ordres pour le départ.

— Quoi ! vous me quittez, ma sœur! s'écria l'abbesse, vous me quittez déjà !

— Ce n'est pas vous que je quitte, c'est le couvent, et je ne saurais le quitter trop tôt. Je viendrai vous revoir, quand je n'y serai plus forcée.

— Et où allez-vous ainsi ?

— A Paris, près de ma sœur Marie, dans la maison qu'elle habite, c'est ma place à présent.

— Avez-vous bien réfléchi ?

— Qu'ai-je besoin de réfléchir ? Je suis libre.

— Ah ! ma sœur, vous m'aimez bien peu !

— Je vous aime tant, Bénédicte, que c'est pour vous, que c'est à cause de vous surtout que que je hais Marie.

Quand je vous regarde, quand je vois vos souffrances, l'état où vous êtes réduite, et quand je songe qu'elle en est la cause, cela me transporte de furie, il me semble que je la tuerais. Soyez tranquille, vous serez bien vengée.

— Je ne demande pas de vengeance, ma sœur, il ne me faut que de la tendresse. Si vous restiez avec moi dans cette retraite, si j'y pouvais aimer et être aimée, je m'y trouverais plus heureuse que dans le monde. Ici Dieu est plus près de nous, il nous écoute et nous entend mieux.

— Bonne et chère Bénédicte ! quel dommage !

— Ne me plaignez pas, mais aimez-

moi, et venez quelquefois me voir, ma chère Anne, je ne vous demande que cela pour vivre, et si vous êtes heureuse, je le serai.

Le lendemain de ce jour, après avoir fait passer la nuit à ses femmes pour se faire préparer des habits de deuil, la princesse Anne monta en litière et se dirigea vers Paris. L'abbesse l'avait pressée dans ses bras avec une sainte affection, et, profitant de sa prérogative abbatiale, elle l'avait bénie. Elle resta sur la plus haute tour du vieil édifice pour la voir plus longtemps. Lorsque le dernier homme de sa suite eut disparu à l'horizon, elle regardait encore la route qu'elle avait suivie.

— J'aurais dû peut-être la retenir jusqu'à de nouveaux ordres, se dit-elle, mais l'oiseau était impatient de s'envoler, et d'ailleurs on ne s'en prendra qu'à moi. Adieu donc, ma sœur, vous voilà lancée dans les orages et je reste au port. Hélas! puissiez-vous n'y pas revenir plus blessée et plus mourante que moi!

L'arrivée.

IV.

A quelques jours de là, tout était en mouvement dans l'hôtel de Gonzague. La belle princesse Marie, qui depuis la mort de son père, avait été passer quelques jours aux Carmélites, y reve-

nait ce soir-là même. On préparait son appartement, que l'on faisait tendre en noir et gris, selon son deuil de fille. Le majordome épiait jusqu'au moindre détail, pour que la riche et puissante héritière trouvât les choses selon son goût et sa convenance. Il donnait dix ordres à la fois, les serviteurs se multipliaient pour les exécuter. Marie impérieuse, impatiente même, ne souffrait point la contrariété. Ses gens le savaient, et maintenant qu'elle était la maîtresse absolue, ils tenaient plus que jamais à la satisfaire.

Au milieu de ce désordre, une litière s'arrêta à la porte, entourée de plu-

sieurs cavaliers. Un d'entre eux demanda très-haut que l'on ouvrît.

— Mon Dieu ! voilà déjà madame la princesse , dit en tremblant le majordome, nous sommes perdus !

— Ce n'est point elle, je vous assure, répliqua une des femmes, ce ne sont point ses livrées. Tous ces gens ont l'air de reîtres ou de lansquenets ; jamais notre maîtresse ne conduirait avec elle une tourbe semblable.

— Et qui donc se permettrait de venir nous déranger dans un pareil moment? s'écria l'homme à la baguette d'ivoire.

— C'est la princesse Anne de Gon-

zague, répondit une voix étrangère. Elle vous fait donner l'ordre de lui préparer de suite un appartement.

— La princesse Anne, la religieuse? allons donc! vous vous moquez de moi, elle est à son couvent.

— Elle est à cette porte et saura bien vous faire repentir, si vous ne lui obéissez pas.

— Miséricorde! balbutia l'intendant, que va dire madame!

L'homme qui avait parlé était un des reîtres en question, enrôlés par Anne pour l'escorter pendant la route, tant elle craignait qu'on ne l'enlevât. Il avait l'air disposé à soutenir son dire et vertement. Il n'y avait donc qu'à

baisser la tête, à introduire la nouvelle venue et à se mettre à ses ordres. Anne reçut avec plus de hauteur encore que Marie les excuses et les hommages des domestiques.

— Est-ce donc la coutume en ce logis de faire attendre la maîtresse à la porte? demanda-t-elle impérieusement.

— Madame...

— C'est bon, que cela ne se renouvelle plus. Conduisez-moi vers ma sœur.

— Madame la princesse n'est point en cet hôtel.

— Où est-elle donc alors? Déjà à quelque divertissement.

— Madame la princesse est aux grandes Carmélites depuis la perte qu'elle a faite, elle reviendra ce soir.

— On voit bien qu'elle n'a pas passé sa vie au couvent, qu'elle est si pressée d'y retourner, grommela-t-elle. Conduisez-moi donc à mon appartement, que j'ôte mes coiffes, en attendant qu'elle arrive.

— C'est que... c'est que...

— Eh bien?

— On n'attendait pas madame, et rien n'est prêt pour la recevoir.

— Voici cependant de grands préparatifs, ce me semble, voici des pièces somptueusement meublées.

— C'est la chambre, ce sont les salles de madame la princesse Marie.

— Ah! fort bien! c'est juste, elle est l'aînée. Mais n'y a-t-il qu'un seul appartement dans l'hôtel de Gonzague?

— Les autres ne sont pas tendus.

— Eh! qu'importe! on les tendra plus tard, mais qu'au moins je me repose.

Après toutes ces difficultés et beaucoup d'autres, la princesse Anne fut enfin introduite dans une grande chambre, inhabitée depuis longtemps, où tout manquait, où le jour pénétrait à travers de petits vitraux enchâssés de plomb. Elle éprouva un sentiment de tristesse

en se trouvant ainsi seule avec des étrangers, dans la maison de sa famille. Une larme vint à sa paupière, et cependant Anne de Gonzague était passionnée, mais ce n'était pas une de ces âmes tendres qu'un rien blesse et meurtrit. Elle se hâta d'essuyer cette larme et de rendre à sa physionomie son expression habituelle. Il lui fallait combattre sa sœur à armes égales, et elle savait de longue main quel caractère elle aurait à braver. Elle se fit coiffer, elle donna à ses habits le meilleur tour possible, jeta un coup d'œil à son appartement et des ordres pour les choses les plus pressées, ensuite elle attendit.

Moins de deux heures après, Marie de Mantoue arrivait à son tour. Tous les jeunes seigneurs s'étaient fait inscrire chez elle et plus de cinquante pages ou écuyers guettaient à la porte son retour, pour aller en prévenir leurs maîtres. Parmi eux se remarquaient les livrées de M. le duc D'Enghein, depuis le grand Condé, et celles du marquis de Cinq-Mars, grand-écuyer de Louis XIII. Cachée derrière son rideau de brocatelle, la princesse Anne avait tout vu, tout remarqué, elle alla au-devant de sa sœur jusqu'au palier du logis, l'accueil qu'elle reçut d'elle dut peu flatter sa vanité et son cœur.

— Quoi ! dit Marie, mademoiselle Anne ici ! c'est impossible !

— Me voilà cependant, ma sœur, enchantée de vous revoir et de partager avec vous la demeure paternelle.

Marie fronça le sourcil.

— Qui vous a appelée ? demanda-t-elle.

— Personne. Avais-je besoin qu'on *m'appelât* pour habiter ma maison ?

— Votre maison...

— Oui, ma maison, je suppose. Elle est autant à moi qu'à vous.

— Nous verrons ce que diront de cette équipée le roi et Son Éminence.

— Monsieur le cardinal a déjà eu la

bonté de m'écrire que j'étais libre de ma personne, si mon père ne me contraignait pas ; or mon père ne me contraindra plus, je suppose. Quant au roi, je le verrai demain.

— C'est bien, ma sœur ! Si à votre âge vous voulez être votre maîtresse, je n'ai rien à répondre.

Anne s'inclina avec fierté, en marchant à côté de Marie, et lorsqu'elles furent arrivées à l'antichambre de l'appartement principal :

— Vous vous êtes installée ici, je pense, et il me faut chercher un autre gîte?

— Non pas, ma sœur, vous êtes l'aînée.

— Ah ! c'est encore plus que je n'attendais de vous !

Et sans rien ajouter davantage, la princesse entra dans sa chambre, n'invitant même pas sa sœur à la suivre.

— Insolente et lâche idole ! pensa celle-ci. Tu crois peut-être trouver une esclave de plus, mais tu apprendras que je suis ton égale et que je ne te céderai rien.

Elle se fit éclairer jusque chez elle, y fit monter son repas du soir et se coucha, ne cherchant pas à revoir Marie, qui de son côté garda la même réserve.

— Cela commence mal entre nos

jeunes maîtresses, disaient entre eux les principaux domestiques. Nous allons avoir bien de la peine à les contenter.

Le lendemain de très-bonne heure, Anne envoya chercher les joailliers et les tailleurs à la mode. Elle donna des ordres pour qu'on lui fît sur-le-champ les habits les plus magnifiques, elle acheta les bijoux les plus brillants, les uns pour le temps de son deuil, c'est-à-dire le jayet et les perles noires, les autres pour lorsqu'elle en serait *débarrassée*, selon son expression. Elle se fit ajuster sur-le-champ un habit de la laine la plus fine et la plus soyeuse, avec des pleureuses et des crê-

pes, le roi étant par extraordinaire au Louvre, afin de se rendre près de Sa Majesté. Elle monta sa garde-robe, ordonna sa suite et ses équipages, comme si elle eût été seule au monde, sans en parler à sa sœur et sans la consulter. La maison de Mantoue était cependant fort ruinée; on ne savait où prendre l'argent pour suffire à ce train, la jeune fille n'y daigna pas faire attention.

— Tout cela s'arrangera, dit-elle.

Les deux princesses dont la lutte commençait, y entraient avec des avantages très-divers. Marie était incontestablement la plus belle, bien que Anne fût charmante. Mais Anne était

de beaucoup la plus spirituelle, la plus instruite et la plus rusée. L'une frappait plus que l'autre ; mais, après une longue connaissance, Anne devait triompher de Marie, même sur l'esprit le plus prévenu. Elles étaient toutes les deux également fières, également impérieuses, cependant la plus jeune étant la plus adroite, l'emporterait indubitablement. Elle le savait et ne s'effrayait point de la résistance à laquelle elle s'attendait. Sans s'inquiéter donc de ce que penserait sa sœur, sans lui faire demander si elle souhaitait venir avec elle, Anne, élégamment parée, enveloppée de ses voiles noirs, qui rehaussaient ses cheveux blonds et la

rendaient mille fois plus charmante, se mit en chemin dans un des carrosses appartenant à sa maison, et se fit conduire au Louvre.

Ce n'était pas une petite hardiesse que d'y arriver seule, sans aucun de ses parents, sans amis, sans protection. Tout autre qu'elle eût reculé devant une pareille démarche, mais la princesse de Gonzague avait déjà cette ténacité d'idées, dont elle a donné depuis tant de preuves. Sa confiance en elle-même, la conscience de sa force, poussait au plus haut degré cette certitude de bien faire, qui donne tant de courage et qui conduit si bien certains caractères à leur but.

Arrivée au palais, elle envoya son écuyer, selon le cérémonial, demander humblement à Leurs Majestés la permission de se présenter devant elles en deuil, lorsqu'elles n'y étaient pas elles-mêmes, elle se fit annoncer et sollicita une audience secrète, ou plutôt particulière du roi, qui, ne sachant pas ce que signifiait pareille demande, donna ordre de l'introduire, beaucoup par curiosité, beaucoup dans l'intention de la morigéner, s'il y avait lieu.

La princesse traversa les appartements remplis de courtisans et de dames, qui tous la regardaient. Elle ne montra ni embarras, ni effronterie, et

surprit tout le monde par la mesure juste et précise avec laquelle elle saisit l'attitude la plus convenable. On la trouva jolie, on la trouva gracieuse. Son pas majestueux et son visage distingué obtinrent tous les suffrages. Seulement on s'étonna. Les conjectures se firent jour, chacun voulut en savoir plus que son voisin sur cette arrivée intempestive, et l'on ne parla d'autre chose jusqu'au lendemain.

Anne fut introduite dans le cabinet du roi, où Sa Majesté était seule. Louis XIII avait la physionomie imposante et sévère quand il le voulait. A l'aspect de la jeune fille, il fronça le sourcil, et lorsqu'elle s'agenouilla à la

porte, dans l'attitude de l'humiliation et de la prière, il ne fit aucun geste pour l'en empêcher.

— Vous voilà, mademoiselle, lui dit-il, et seule, et sans un seul membre de votre famille, vous marchez ainsi, et vous osez !.... Je ne sais qui me tient de vous faire conduire à la Bastille, ou dans quelque couvent, dont vous ne sortirez plus.

Anne ne se sentit pas effrayée, elle s'attendait à cette réception. Elle laissa à la colère royale le temps de s'exhaler, conservant toujours son humble attitude et se gardant bien d'en interrompre l'explosion.

— Vous êtes arrivée aussi proba-

blement, sans prévenir personne, pas même votre sœur, et d'où venez-vous ?

— De l'abbaye d'Avenay, sire.

— Où êtes-vous descendue ?

— A l'hôtel de Mantoue.

— Et que venez-vous faire? que voulez-vous ?

— Je suis orpheline, sire, dit-elle d'une voix émue.

— Je le sais bien, ce n'est pas une raison pour courir les grands chemins.

— Je n'ai ni appui, ni protection à attendre d'une famille pour laquelle je suis étrangère, que je n'ai jamais connue et qui ne m'aime point.

— Eh! bien?

— Eh ! bien, sire, vous êtes Louis le juste, Louis le bon, Louis le bienfaisant, vous aurez pitié d'une pauvre jeune fille, que tout abandonne, vous ne souffrirez pas qu'il lui soit fait violence, vous ne souffrirez pas qu'on la prive de ses droits, de son héritage, de tout son bonheur sur la terre. J'aurais pu aller chercher madame de Guise et la prier de me conduire à vos pieds, ou quelqu'autre des parents de ma mère, j'ai préféré venir seule, j'ai préféré me présenter armée seulement de ma jeunesse, de mon malheur, devant vous le réparateur de tous les torts, le père de vos sujets. J'ai eu confiance en cette bonté, en cette justice, si connues

de tous, j'ai rejeté les intermédiaires, ne voulant rien tenir que de vous seul. Maintenant, sire, si je me suis trompée, punissez-moi, rejetez-moi, faites-moi reconduire dans ce couvent d'où je sors et où je ne saurais vivre longtemps : vous en êtes le maître, je me soumets d'avance et je ne murmurerai point. Je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous daigniez me tendre votre main royale, jusqu'à ce qu'elle s'étende vers moi et qu'elle me soutienne. Vous pouvez tout, vous pouvez me rendre à la vie, et chaque jour en sera consacré à vous bénir.

A mesure qu'elle parlait, ainsi que toutes les personnes d'une imagination

vive et passionnée, elle s'exaltait elle-même, elle se remplissait de son sujet, et ses larmes coulaient belles et brillantes sur ses joues comme des perles. Elle était réellement charmante ainsi, le roi l'avait regardée, et, tout insensible que Louis le chaste fût à la beauté, il se laissa séduire par le double poison de la louange et de la grâce. Il ne voulut point l'interrompre, il la laissa continuer jusqu'à la fin, c'était pour lui une sorte de plaisir très-délicat que d'entendre cette voix fraîche et jeune qui le suppliait.

Lorsqu'elle cessa et qu'elle fit quelques pas toujours sur ses genoux, le roi se leva pour la première fois, s'ap-

procha d'elle et lui tendit la main qu'elle essaya de baiser.

— Non, dit-il, non, mademoiselle.

— Sire....

— Répondez à mes questions et soyez franche, de cette franchise dépendra ma décision. Est-il bien certain que vous n'ayez vu personne depuis votre arrivée, que vous n'ayez rien demandé à personne ?

— Cela est certain, sire, je vous en donne ma parole.

— Pas même monsieur le cardinal?

Il prononça ces mots timidement, comme un écolier qui craint d'être pris en faute.

— Pas même monsieur le cardinal.

Qui donc aurais-je pu voir, à qui donc aurais-je pu m'adresser, si ce n'est à mon roi, à mon maître?

Ceci flatta plus Louis XIII que si elle lui eût récité trois pages de compliments. Il était donc encore le *maître* chez lui. Il existait donc encore des êtres en France qui venaient à lui directement, qui lui croyaient de la puissance et qui le comptaient pour quelque chose? Son cœur s'ouvrit à la clémence, à la miséricorde, et, pour remercier la princesse Anne, il lui eût accordé en ce moment bien plus qu'elle ne demandait.

— Vous n'avez point parlé de votre démarche à madame de Guise, à ma-

dame de Nemours, à aucune des princesses ?

— Non, sire.

— A... à la reine ?

— Non, sire. Je suis arrivée hier au soir à la nuit, je n'ai vu qui que ce soit, sauf ma sœur.

— Vous avez donc eu confiance en moi, confiance entière ; c'est bien, et vous en serez récompensée. Je ne sais ce que vous avez fait, quelle faute vous avez commise, mais vous pouvez compter sur toute notre indulgence.

— Je n'ai point commis de faute, sire. Seulement je n'ai point de vocation pour le cloître, et je n'y veux pas entrer.

— C'est juste. Mais qui vous y force?

— Mon père, de son vivant, l'exigeait impérieusement de moi, et maintenant ma sœur, je crois, serait disposée à continuer cette persécution, si le roi m'abandonnait à son pouvoir. Elle est mon aînée, nous sommes orphelines...

— Le roi est le père des orphelins en France, je ne souffrirai pas qu'on vous attache de force à l'autel, Son Éminence me secondera. Ne craignez rien. Et que comptez-vous faire?

— Rester ici, à l'hôtel de Nevers, près de ma sœur, vivre avec elle, comme elle, rendre mes devoirs à Votre

Majesté, me présenter à la cour selon mon rang, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que un bon mari vous rende l'exercice de vos droits et vous ôte ma tutelle, n'est-ce pas? C'est à cela que visent les jeunes filles, et je n'y vois rien que de raisonnable. Il est impossible de vous en blâmer. Vous n'avez plus maintenant de compte à rendre qu'à Dieu et à moi, je vous laisse libre d'habiter l'hôtel de Nevers, de l'habiter honnêtement, entendez-vous? Point de coquetteries, point d'intrigues, car alors... gare le couvent! Vous y resterez, ainsi que vous le demandez, près de votre sœur, et si elle vous tourmente, vous

aurez soin de me le dire. Êtes-vous contente maintenant?

— Ah! sire, comment vous témoigner jamais ma reconnaissance!

—En me restant dévouée, en n'ayant confiance qu'en moi, en vous conduisant bien, pour qu'on ne me blâme pas de vous protéger. Vous pourrez voir maintenant la reine et le cardinal. Vous pourrez voir votre famille. Vous pourrez leur dire que je vous ai reçue et comment je vous ai reçue. Vous viendrez ensuite passer quelques jours à Saint-Germain, la reine aime votre sœur, elle vous aimera. Vous me semblez tout aussi résolue qu'elle, mais vous avez plus d'esprit. Elle n'eût ja-

mais trouvé votre harangue de tout-à-l'heure. D'ici à quelques mois, je vous chercherai un seigneur, qui me conviendra, qui vous conviendra, et vous serez heureuse, je vous en réponds.

Anne baisait la main du roi, en signe de remerciement et de reconnaissance, lorsque la porte s'ouvrit, et un jeune homme, vêtu avec une magnificence splendide du ravissant costume de cette époque, entra sans cérémonie, sa petite canne à la main. Il toucha le bord de son chapeau, sans l'ôter de sa tête et dit au roi, d'un air de condescendance et de familiarité :

— Eh ! bien, sire, êtes-vous satisfait? Je retournerai avec vous demain à

Saint-Germain, si vous le voulez encore, à condition que ce ne sera pas avant midi, car je me lèverai tard.

Le fier jeune homme, qui parlait si haut à Louis XIII, était Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, son favori et son ami de cœur, comme il l'appelait. Il avait alors vingt ans, tout au plus. Il était beau comme Apollon, spirituel et brave, il possédait toutes les qualités qui devaient le conduire au pinacle, et l'y maintenir, s'il eût traité la Fortune avec plus de cérémonie. Mais il la prit en maîtresse légère, et elle lui répondit par une féroce coquetterie, elle lui montra la place élevée où il osait prétendre et rester, puis l'abandon-

nant subitement, elle le laissa marcher à la mort.

Il était alors grand-écuyer de France, — cette place avait déjà porté bonheur à monsieur de Luynes, et fait un grand seigneur d'un petit compagnon. Cette dignité ne lui suffisait pas, il voulait être duc et pair, il voulait l'épée de connétable, il voulait épouser une princesse de maison souveraine, et il avait pour cela jeté les yeux sur Marie de Gonzague. Monsieur le Grand, ainsi qu'on l'appelait, eût été dans toute autre position un fat insupportable; mais la fatuité n'est autre chose que la présomption déplacée, et que ne pouvait pas présumer de lui et

de son étoile, un homme de cet âge dans une pareille position? Tout conspirait à l'enivrer : son lever était comme celui du roi ou du cardinal. Deux cents gentilshommes le suivaient à la cour, il surpassait tous les courtisans par la magnificence de ses habits, la noblesse, le charme de son visage et les agréments de ses manières.

Tel était l'importun qui brisa d'une manière si inattendue l'entretien du roi et de la princesse Anne. Dès que Louis XIII le vit paraître, il devint très-rouge, retira sa main et prit un air de mauvaise humeur, en repoussant presque la jeune fille.

— Je vous dérange, sire, continua

l'insolent jeune homme, en saluant cependant l'étrangère, chose tout-à-fait contraire à l'étiquette, qui défendait de saluer personne devant le roi.

— Vous ne me dérangez point, monsieur le Grand, vous ne me dérangez jamais, vous le savez bien. L'audience de cette demoiselle est finie. Allez, allez, maintenant, princesse Anne, allez chez la reine de ma part, je lui parlerai ce soir, puis allez chez le cardinal, soyez sage et vivez bien avec votre sœur.

— Ah ! la princesse Anne de Gonzague ! dit le grand-écuyer d'un ton embarrassé.

— Elle-même, petit, à qui j'ai par-

donné et à qui je veux que tout le monde pardonne.

Anne sentit qu'elle était de trop, elle sentit chez le favori une mauvaise disposition pour elle, bien qu'elle n'en devinât pas le motif, c'était le moment de se retirer. Faisant au roi une profonde révérence, elle sortit du cabinet, sans rendre à M. de Cinq-Mars son salut déplacé. Le regard du roi et celui du grand-écuyer ne la quittèrent que quand la porte se fut refermée sur elle.

Lorsqu'elle entra dans la pièce suivante, elle y trouva un grand nombre de personnes, étonnées de sa longue audience et curieuses de l'en voir sor-

tir. Un nouvel astre se levait peut-être à la cour, pensait-on. Mademoiselle d'Hautefort et mademoiselle de La Fayette, ces chastes maîtresses du plus chaste des rois, pouvaient être remplacées par une affection moins pure et plus solide. Chacune examina les traits de la princesse, aussi calmes et aussi tranquilles que si elle quittait sa chambre. On en conclut ou qu'elle était bien rusée, ou qu'elle n'avait aucune raison de s'agiter. Dans le doute on s'empressa autour d'elle. A la cour, on peut risquer une politesse, cela se retrouve et se rend.

Au milieu de cette foule dorée, un homme, dont la grande taille dé-

passait les autres, dont l'habit ecclésiastique, d'une magnificence théâtrale, attirait tous les regards, s'avança avec intérêt vers la princesse. Cet homme c'était Henri de Lorraine, duc de Guise, archevêque de Rheims.

— Ma belle cousine, dit-il, je suis trop heureux de vous rencontrer, disposez de moi.

La princesse Anne ne l'avait jamais vu, pourtant elle le reconnut sur-le-champ, et le sang lui monta au visage. Lui seul pouvait réunir tant d'avantages à la fois, et c'était bien là celui dont elle avait tant entendu vanter les mérites de toutes sortes. Malgré l'émotion dont elle fut saisie, rien ne lui

échappa ; elle le jugea et l'apprécia à ce premier coup d'œil, non pas avec justesse, c'était trop demander à une fille de son âge, mais, à ce qu'elle crut, avec certitude.

M. de Guise avait la figure, l'air et les manières d'un héros de roman, et toute sa vie a porté l'empreinte de ce caractère. Il était, ainsi qu'on l'a vu, d'une grande taille, admirablement bien fait, non pas comme Antinoüs, mais comme Hercule jeune. Ses membres très-proportionnés, la souplesse de ses mouvements, révélaient une force peu commune, et une adresse tout aussi rare. Il était en effet de première force à tous les exercices d'aca-

démie, et personne ne l'égalait dans sa façon de manier les armes et de s'en servir. Il avait les cheveux d'un blond magnifique, les yeux bleus, un peu enfoncés dans leurs orbites, le nez droit et dessiné à la romaine, comme celui d'une statue antique, les lèvres vermeilles, les dents admirables, le teint blanc et animé. Il portait dans sa physionomie cette marque indélébile de la grandeur, mais aussi d'une vie destinée à des épreuves ou à des vicissitudes de toutes sortes. C'était un de ces êtres à qui la Providence prête toutes les chances, qui pourraient s'ils voulaient suivre courageusement leur route, parvenir à des des-

tinées prodigieuses, et qui restent en arrière cependant, faute de suite dans les idées, faute surtout de ces principes solides et arrêtés, sans lesquels l'ambition n'est qu'un leurre.

La magnificence régnait dans la personne d'Henri de Guise et dans ce qui l'entourait. Sa conversation avait un charme particulier; ce qu'il disait, ce qu'il faisait annonçait un homme extraordinaire. L'ambition et l'amour le dominaient. Ses projets, à force d'être vastes, étaient chimériques; mais avec un nom aussi illustre, une valeur héroïque et un peu de bonheur, rien n'était au-dessus de ses espérances. Il avait ce don de se

faire aimer de ceux à qui il avait intérêt de plaire, particulier aux princes de la maison de Lorraine. Léger dans ses attachements, inconstant dans ses désirs, précipité dans l'exécution, il gâta ses brillantes qualités par leur exagération même. Jamais personnage historique n'eut autant l'encolure d'un héros fabuleux, jamais existence ne fut plus romanesque que la sienne. En l'écrivant tout entière, je n'invente rien, mille preuves en font foi, et j'aurai pourtant pour lecteurs incrédules tous ceux qui n'ont pas fouillé les rayons des bibliothèques et qui n'ont pas passé leurs veilles en compagnie des siècles passés.

Ce jour-là, en apercevant Anne, il fut frappé de sa beauté, du charme qu'elle répandait autour d'elle, et n'hésita pas à la suivre. Il ne se piquait point d'une régularité canonique, sa galanterie était proverbiale, et bien que madame de Guise sa mère, plus ambitieuse et plus intrigante que lui, rêvât pour son fils la tiare, il n'en conservait pas moins le dessein très-arrêté de jeter le froc aux orties et de faire souche de princes lorrains, descendants de Charlemagne.

— Vous allez chez la reine, mademoiselle, lui dit-il. Je vous y accompagnerai et je vous présenterai moi-même à Sa Majesté, puisque vous voilà toute

seule. Un prélat est un fort bon introducteur près de la reine de France, un prélat destiné à sacrer bientôt son fils peut-être.

— Vraiment, monsieur, demanda la princesse d'un air fin, croyez-vous que ce soit là votre vocation?

— Comme la vôtre de rester à Farmoutier, ou bien à Avenay, mademoiselle.

— Pour cela, je suis obligée de vous croire.

La princesse Anne fut encore arrêtée bien des fois avant d'arriver chez la reine par des dames ou par des seigneurs, qui tous lui offraient des compliments de bienvenue. On savait

qu'elle était restée longtemps avec le roi, on la voyait en compagnie de M. de Guise, il n'en fallait pas davantage, et chacun la saluait.

Elle rencontra, heureusement pour elle, madame de Guise sur le haut du degré, et celle-ci s'empara de sa conduite, après une petite mercuriale, à laquelle la nièce se soumit de bonne grâce. Le galant archevêque n'en resta pas moins avec elles, annonçant tout haut son désir de visiter souvent l'hôtel de Nevers, maintenant qu'il y trouverait deux cousines au lieu d'une. Anne ne se troubla point de ce propos, son apprentissage de la cour et du mon-

de était déjà fait. Elle n'avait plus à craindre de chute.

La reine la reçut à merveille. Le cardinal la reçut encore mieux, il aimait la maison de Mantoue. Elle rentra donc le soir à l'hôtel triomphante, sûre de son avenir, certaine surtout que sa liberté ne lui serait pas ravie.

Intrigues.

V.

Maintenant qu'elle était tranquille au dehors, la princesse voulut s'assurer également la paix intérieure. Après y avoir beaucoup pensé, après s'être reposée quelques instants, elle se dit

que la meilleure manière de l'obtenir était de commencer sur-le-champ à en exécuter les moyens, et elle fit demander à sa sœur une demi-heure de conversation particulière. Marie était à sa toilette, elle attendait le soir ses visiteurs ordinaires, après le souper de la reine, où elle n'allait point, à cause de son deuil. Il devait encore s'écouler plus de deux heures avant qu'elle reçût personne; elle aussi elle désirait s'expliquer avec celle qui venait si hardiment se jeter dans sa vie, elle lui fit dire qu'elle l'attendait et qu'elle la priait de venir sur-le-champ.

Anne, en s'approchant de la toilette de sa sœur, fut frappée de sa beauté.

Elle eut l'adresse de le lui laisser voir, et cette espèce d'hommage involontaire prépara admirablement les voies pour un entretien aussi délicat.

— Me permettrez-vous d'achever ma coiffure avant de vous entendre, ma sœur ? dit l'aînée d'un air tout aimable, après je suis entièrement à vous.

Anne consentit par un signe de tête, et se mit à regarder autour d'elle. Le cabinet de toilette était d'un goût sévère, mais fort élégant. Il ne tenait pas encore du colifichet, comme celui de nos grands-mères du dix-huitième siècle. Le style de ce temps, beaucoup plus grave et plus châtié, avait plus de

magnificence, surtout plus de véritable grandeur. Le deuil ne s'étendait pas jusqu'à ce réduit intime, où l'usage n'introduisait pas les visites; mais les amis, les amants, les amies en franchissaient souvent le seuil, et la princesse Marie se tenait fort souvent dans cette petite pièce, sorte de retraite fort propre à la rêverie comme à la conversation.

Après quelques minutes, Marie renvoya ses femmes, jeta un dernier coup d'œil à son miroir, et, se retournant vers la princesse Anne :

— Me voilà à votre disposition, lui dit-elle.

— Ma sœur, répliqua celle-ci, j'ai

voulu vous voir aujourd'hui même, parce qu'il s'agit de notre avenir à toutes deux, et qu'un jour de plus me semblait long à mettre encore entre nous. Il faut nous expliquer franchement, nous tout dire, convenir de nos faits et nous serons après très-heureuses ensemble.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Marie.

— Eh bien! ma sœur, parlons net: vous ne m'aimez pas, je ne vous aime guère, vous m'avez vue arriver avec chagrin et vous seriez charmée qu'on me renvoyât comme je suis venue.

Marie hésita un instant, elle était moins franche que sa sœur; cependant

par fierté elle ne voulut pas rester en arrière et répondit :

— Cela est vrai.

— Eh bien ! ma sœur, reprit-elle dans les mêmes termes, prenez-en votre parti, on ne me renverra pas.

La princesse fit un mouvement.

— Le roi m'a assurée de sa protection, puis la reine,puis Son Éminence, puis tout le monde. J'ai été admirablement reçue : madame de Guise, M. l'archevêque, c'est à qui me fêtera. Me voici donc parfaitement tranquille, toute ma charité chrétienne ne va pas jusqu'à en être fâchée afin de vous faire plaisir.

— Avec qui avez-vous été à la cour?

demanda Marie après un instant de silence.

— Seule.

— Quoi ! vous avez été seule chez le roi ?

— Oui, ma sœur, et j'ai bien fait, car un tiers aurait gâté mes affaires.

— Vous êtes réellement très-hardie, mademoiselle.

— Je ne le nie pas, mademoiselle, nous sommes sœurs en cela, comme en beaucoup d'autres choses. C'est pourquoi il faut nous entendre et traiter ensemble de puissance à puissance.

Marie songea que sa sœur avait rai-

son, et qu'il n'y avait rien à gagner contre un champion de cette force-là.

— Voyons, reprit-elle.

L'esprit de la cadette était si supérieur à celui de l'aînée, que celle-ci en reconnaissait malgré elle la suprématie. Elle attendait les conditions qu'elle eût été incapable de dicter, se réservant le droit de les accepter néanmoins à son bon plaisir.

— Je resterai ici, *chez nous*, j'y serai traitée comme vous-même, j'aurai ma part de fortune, j'aurai ma maison comme vous, tout en réservant votre droit d'aînesse, auquel je n'ai pas la prétention de toucher. Je vous cède sans conteste le pas et la main, je vous

abandonne les honneurs qui reviennent au représentant de la maison de Gonzague, sans penser davantage à vous les discuter que si vous portiez des hauts-de-chausses et un justaucorps.

Marie s'inclina. C'était quelque chose, c'était beaucoup.

— Vous commanderez, vous déciderez, je ne vous contrarierai point, je vous obéirai même, lorsqu'il ne me semblera pas contraire à mon intérêt, ou à mon plaisir de le faire. Je vous promets de respecter vos vingt et un ans et de les vénérer en public autant que la matrone la plus consommée peut y prétendre. Quant à la mai-

son, les choses, si vous m'en croyez, s'arrangeront avec la même facilité. D'abord, il faut tâcher d'oublier nos querelles et de nous attacher l'une à l'autre.

Marie recommença son mouvement.

— C'est difficile, je le sais, surtout pour moi, qui, depuis mon enfance, suis votre victime; mais nous serons bien plus fortes si nous nous unissons réellement et si nous ne nous contentons pas d'en avoir l'air. Nous sommes orphelines, Marie, seules au monde, on peut prendre notre bonheur pour un instrument d'ambition et faire de nous des martyres. Séparées, on en viendra facilement à bout; réunies, nous nous

défendrons. Commençons donc une ligue d'intérêt, l'affection viendra ensuite.

Marie sentit la force de ce raisonnement, elle lui tendit la main, en disant :

— Vous avez raison.

— Bien ! voilà un premier pas de fait. Le reste s'ensuivra. Je continue : Si nous ne sommes pas d'accord, si des rivalités s'élèvent entre nous, cachons-le. Que la cour tout entière croie à une union patriarcale, à une affection inattaquable. Ne nous dissimulons rien, servons-nous mutuellement, formons une sainte ligue à nous deux, contre ce monde où nous n'avons que

des ennemis. Si vos sentiments se combattent avec votre devoir, dites-le-moi, je me mettrai franchement du côté où votre intérêt penchera. Vous en ferez de même pour moi. Ensevelissons nos fautes, ne les avouons point, soyons-nous mutuellement secourables, avertissons-nous des piéges, confions-nous les préférences aussitôt qu'elles naîtront, et soyons prêtes à les sacrifier pour le bien de la cause. Il faut que cet excellent cercle qui nous entoure sache qu'en offensant l'une on offense l'autre, qu'en aidant l'une on aide l'autre, qu'en parlant à l'une on parle à l'autre. Il faut que l'on nous respecte comme si nous avions au poing la

lance de nos ancêtres, et que nous imposions jusqu'à nos faiblesses.

Marie ne pouvait en croire ses oreilles. Une fille de seize ans, élevée dans la retraite, concevoir de pareils projets! Elle comprit la raison de ce plan de conduite, elle comprit surtout quelle ennemie dangereuse elle se ferait en ne devenant pas son amie.

— Nous devons par notre rang être comptées partout, nous devons être de toutes choses, nous devons avoir les premières places après la famille royale. Ne nous amusons pas à épargner notre fortune, elle est trop peu considérable, entre nos mains elle doit être un moyen, non pas un but. Il faut

nous marier. A vous, il vous faut un trône... quelque chose d'approchant, et nous y arriverons, si nous suivons cette route. Vous êtes très-belle, je ne suis point mal faite, nous avons de l'esprit, il ne doit pas se tirer un coup de canon en Europe que nous ne l'ayons chargé.

Cette conversation révéla ce caractère. Dès cet âge, Anne préludait à ce qu'elle fut plus tard. En ce moment où l'amour ne parlait point encore à son cœur, l'ambition remplissait déjà son âme, elle voulait tout voir et tout savoir, elle voulait *être de tout*, selon son expression. Marie l'avait écoutée avec une attention vive, de ce moment

elle la connut et la craignit. Anne dès lors avait ville gagnée.

— Est-ce tout? demanda l'aînée.

— Tout, quant aux généralités, les détails viendront à mesure.

— Je vous ai écoutée sans vous interrompre, et vous avez parlé comme un docteur, Anne, vous avez fait entrer la conviction dans mon esprit, j'accepte j'approuve, rien n'est plus sage et je vous promets de n'y pas manquer.

— C'est bien, notre foi est engagée et nous montrerons que nous sommes des filles de chevaliers.

— Pour commencer, vous viendrez ce soir me rejoindre, nous rece-

vrons ensemble, je vous ferai connaître à ceux qui fréquentent d'habitude cet hôtel. Ils vous recevront ainsi qu'ils le doivent, comme la seconde maîtresse de céans.

— C'est bien, j'y serai.

— Ce n'est pas tout. Pour vous prouver combien je suis disposée à accepter vos propositions, je vous donnerai l'exemple de la franchise et je vous ferai une confidence.

— J'écoute.

— Parmi les hommes que vous verrez ce soir, un ne m'est pas indifférent, et c'est le plus beau, le plus vaillant, sinon le plus noble.

— Miséricorde, une mésalliance !

— Soyez tranquille, le rang y est, si la naissance manque de l'éclat de la nôtre, et le grand-écuyer n'est pas...

— Quoi ! monsieur de Cinq-Mars !

— Il m'aime, il me l'a dit, je l'aime également, et nous espérons amener le roi à nous unir.

— Vous, ma sœur, épouser monsieur d'Effiat !

— Il est gentilhomme.

— C'est bien juste.

— Il est favori du roi.

— Pourvu que cela dure.

— Il sera connétable, duc et pair.

— Il ne l'est pas encore. D'ailleurs, cela suffit-il ? N'avez-vous pas une ambition plus haute? Ma sœur ! ma sœur! j'aurai bien de la peine à servir cela, je verrai.

— Et le pacte ! *faisons respecter jusqu'à nos faiblesses.* Ne l'avez-vous pas dit ?

— Oui, respecter des autres, si nous ne pouvons les vaincre. Mais d'abord essayons.

— Oh! ma sœur, il n'est plus temps, je l'aime !

Anne se rappela le joli visage qu'elle avait vu le matin, dans le cabinet du roi, cet ajustement si élégant, de si bon air. Ces manières si délicieusement

impertinentes, enfin tout ce qui constituait un raffiné de la plus haute distinction, et elle comprit qu'on pût aimer ce petit d'Effiat, justement parce qu'il avait l'âme plus fière et les désirs plus élevés que sa source première.

— Eh bien ! continua Marie, qu'en dites-vous ?

— Je dis qu'il m'intéresse et que... nous verrons ce soir.

Après ces confidences et ces concessions mutuelles, les deux sœurs s'embrassèrent, sinon tendrement, du moins franchement. Elles se sentirent heureuses d'avoir brisé la glace élevée entre elles, et commencèrent à ressen-

tir les bons effets de cette union qu'elles s'étaient jurée. Marie s'informa si sa sœur avait toutes les choses nécessaires à sa toilette, et s'offrit à les lui prêter.

— Il ne me manque rien, merci.

— Déjà! vous ne perdez pas de temps!

— Jamais, vous le voyez bien, et j'ai eu celui d'y penser, depuis ma naissance, entre les murailles de mon couvent.



Premières connaissances.

VI.

Le salon de l'hôtel de Nevers fut ce soir-là très-nombreux, et le fut davantage encore les jours suivants. Les dames et les seigneurs qui n'étaient pas à Saint-Germain, sachant

que les deux charmantes sœurs restaient chez elles à cause de leur deuil, leur tenaient compagnie. Plusieurs courtisans, le grand écuyer en tête, partaient après le coucher de Leurs Majestés, et venaient passer le reste de la nuit chez les princesses. On veillait jusqu'au jour, et ce qui paraîtra étrange à la société actuelle, on ne dansait pas, on ne jouait guère, on buvait encore moins. La conversation seule suffisait, avec la galanterie, pour amuser cette jeunesse.

La princesse Anne prit naturellement la direction du cercle. Marie, occupée à se faire adorer, à se persuader qu'elle adorait M. le Grand, et

qu'elle devait entrer dans ses projets, à écouter les compliments sans fin sur sa beauté, Marie continuait à être l'idole de ce temple, Anne s'en fit la prêtresse. Parmi les visiteurs les plus assidus, M. de Guise était le plus assidu de tous. Il passait des journées entières près de ses cousines, il leur faisait des lectures interrompues à chaque ligne par de joyeux rires et par les folles réflexions des jeunes filles. M. de Cinq-Mars se tenait sur la réserve avec lui, il sentait un rival redoutable, non pas en amour peut-être, car rien ne révélait l'amour dans les manières ouvertes du prélat, mais en ambition et en gloire.

Un matin, les deux sœurs et l'archevêque retirés au fond du cabinet de toilette, causaient dans cette intimité si rare que la grandeur accorde encore moins que la médiocrité. Elles s'étaient accoutumées l'une à l'autre, elles se tenaient fidèlement la parole donnée, et jusque-là rien ne troublait cette union si nécessaire.

— Ma cousine, dit l'archevêque à Marie, savez-vous quel est le bruit de Saint-Germain ?

— Il y a bien des bruits différents à Saint-Germain, monsieur.

— Mais il en est un qui domine les autres, et de celui-là vous faites tous les frais.

— Moi ! Comment cela ?

— On assure que vous épousez M. le Grand.

— Allons donc !

et la princesse rougit, malgré ses efforts pour s'en empêcher.

— Ah ! vraiment on dit cela ! reprit Anne, qui n'était pas fâchée d'en savoir davantage.

— On dit cela... pas tout-à-fait. On dit que madame la princesse Marie et M. le Grand veulent se marier, mais qu'ils ne se marieront jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi et surtout le cardinal n'y consentiront point.

— Ah ! le cardinal ! dit Marie d'un

air de mépris, et en levant les épaules.

— Oui, le cardinal, ma cousine, et ce n'est pas si peu de chose en France que son Éminence le cardinal de Richelieu.

— Vous en parlez en archevêque, monsieur.

— Et vous, mademoiselle, pardonnez le moi, vous en parlez en petite fille.

— Nous verrons plus tard, laissez venir le tems.

— Oui, et Dieu sait ce qu'il amènera. Ma cousine, pensez-vous donc sérieusement à épouser ce petit Henri d'Effiat ?

— Et si cela était, que diriez-vous ?

— Je dirais que le sang de Gonzague et de la maison de Lorraine, ne doit pas se mêler à celui d'un parvenu, et croyez-le, le monde dit comme moi.

— Le monde et vous, monsieur, vous ne voyez pas les choses sous leur vrai point de vue.

— Le monde et moi surtout, mademoiselle, nous vous souhaiterions un autre parti.

Ce fut au tour de la princesse Anne à regarder. Le feu avec lequel il prononça ces paroles y devait naturellement faire soupçonner un intérêt personnel. Chacun savait la décision positive de l'archevêque, il ne voulait

pas rester d'église, il le criait sur tous les tons, pendant que madame de Guise répétait à satiété qu'il serait pape, et qu'il organiserait la monarchie universelle de l'Apocalypse.

— Je m'en garderai bien, répliquait-il, la papauté me conduirait trop loin, non, je demande à être tout bonnement empereur.

En riant de ces folies, il avait quelquefois un coin de sérieux, et d'ailleurs, Anne qui l'écoutait, Anne pour qui il était un oracle, n'en révoquait pas en doute la moindre parole. Il cherchait à se marier, afin d'avoir un prétexte pour demander à rompre ses vœux ecclésiastiques elle le savait. Elle

savait aussi que cette permission ne lui serait pas refusée, il était devenu l'aîné de sa maison et cent exemples en pareil cas justifiaient ses désirs. Lorsqu'il parla du mariage de sa sœur, lors qu'il en parla avec cette espèce d'emportement, il lui semblait qu'il parlait pour lui-même, et son cœur se mit à battre. Elle ne s'était jamais rendu compte jusque-là du sentiment qui l'entraînait vers lui, en ce moment, pour la première fois, elle crut comprendre qu'elle l'aimait.

— Je ne le veux pas ! s'écria-t-elle avec énergie, car il ne m'aime point, et l'amour jeté ainsi aux pieds d'un homme est une insulte et un déshon-

neur pour la femme qui l'éprouve. Je ne le subirai pas.

Marie releva le gant jeté, pendant que sa sœur restait silencieuse, ce sujet lui tenait trop au cœur pour qu'elle l'abandonnât. Depuis longtemps elle désirait savoir si elle trouverait dans sa famille appui et protection contre le roi et le cardinal, au cas où Cinq-Mars ne pourrait ni persuader l'un, ni abattre l'autre, l'occasion s'offrait, elle la saisit.

— Et quel parti, ce monde si bienveillant, et vous, monsieur, me souhaiteriez-vous ?

— Il ne manque pas de princes en Europe, ce me semble.

— Des princes ! et qui donc ? Les

uns ne voudraient pas de moi, les autres...., et c'est le grand nombre, je ne voudrais pas d'eux.

L'archevêque la regarda.

— Je suis heureusement hors de la question, dit-il en souriant.

Anne commença à respirer.

— Mais mes frères, mais le duc de Beaufort, mais le prince de Condé, mais le roi de Pologne, dont on a déjà parlé, mais.... le duc d'Enghein.

A ce nom Marie pâlit extrêmement, ce que remarqua sa sœur, sans en rien dire, se promettant d'approfondir la question.

— Vous êtes fou! que votre grandeurme le pardonne!

— Ma grandeur pardonne beaucoup de choses, mais ma grandeur n'aimerait guère à traiter de cousine madame d'Effiat.

— Madame la connétable, s'il vous plaît.

— Vous voulez donc imiter madame de Chevreuse ?

— Non pas, je n'épouserai qu'un seul mari.

— Ah ! Mademoiselle ! Qui sait ce que Dieu nous réserve.

— Enfin, avant d'en terminer là, en deux mots, que ferait la maison de Lorraine si les bruits du monde étaient véritables. Me soutiendrait-elle ?

— Certainement et clairement non.

C'est moi qui en suis le chef en France, et je dirais cent fois au roi : vous avez raison de nous sauver cette honte, sire.

— Une honte !

— Mademoiselle la princesse Marie de Mantoue, ne vous souvenez-vous plus de votre père? Comment eût-il appelé un pareil mariage?

Marie cacha sa tête dans ses mains, puis, après quelques instants, elle en ôta une en se tournant vers son cousin, ainsi à moitié cachée :

— Si vous étiez un vrai prêtre, je me confesserais à vous et vous me comprendriez mieux.

— Je vous en supplie, ne prenez pas semblable caprice. Je ne saurais en

vérité comment m'y prendre, malgré les leçons et les mercuriales que m'administre chaque jour le coadjuteur.

Pendant tout ce temps, Anne gardait le silence. Elle ne paraissait pas même écouter. M. de Guise se tournant vers elle, essaya une plaisanterie, elle le regarda sans répondre.

— Quoi ! si sérieuse !

— Monsieur, je ne ris point de ces choses-là. Vous ne savez pas tout ce que je sais, et certes je ne vous révélerai point de semblables secrets, à vous surtout qui ne confessez pas. Vous êtes peu discret, vous avez une tête sans cervelle, Son Éminence vous ap-

pelle une linotte mitrée, et je ne sais pourquoi vous prenez avec nous des airs souverains et de chef de famille. Le chef de notre famille, c'est malheureusement ma sœur, puisque le bon Dieu ne veut plus de Gonzague au monde. Ainsi ne nous tourmentez pas, laissez-nous faire selon notre désir, et occupez-vous de vos ouailles, nous n'en sommes pas, grâce à Dieu !

Cette sortie, accompagnée de larmes qu'elle ne pouvait retenir, semblait aux deux auditeurs une sorte de délire. Le duc se leva précipitamment et s'approcha d'elle, en lui demandant d'un ton empressé ce

qu'elle avait et ce qui pouvait l'émouvoir de la sorte.

— Laissez-moi ! répliqua-t-elle en le repoussant.

— Jamais, ma sœur, je ne vous ai vue ainsi.

— C'est possible ;... vous avez raison ;... je n'en sais rien....

— La pauvre fille déraisonne, monsieur.

— Non, elle souffre.

Il essaya de prendre sa main, familiarité très-grande alors, mais que leur proche parenté autorisait presque. Elle la retira vivement.

Le regard du jeune homme alors se fixa sur le sien. Elle le sentit pénétrer

lentement jusqu'à son cœur; il éprouvait aussi pour la première fois à côté d'elle ce charme enivrant, cet entraînement irrésistible, auquel les natures passionnées ne résistent pas. Jusqu'à ce moment il l'avait trouvée belle, attrayante, spirituelle, mais il ne l'avait point aimée, il la crut malheureuse, son cœur se fendit, il l'adora.

— Ah ! ma cousine, s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ?

Il prévoyait tout, il voyait se dresser entre eux mille obstacles, il voyait sa mère, sa famille, le roi, le pape, tout ce qui les séparait, et cependant, la regardant encore, il se sentit la force de tout vaincre pour la posséder. Il

n'était plus le maître de son émotion, il se leva pour sortir; avant il prit la main de Marie, la baisa et lui dit :

— Vous avez raison, mademoiselle, épousez M. de Cinq-Mars, puisque vous l'aimez, je ne m'y oppose plus.

Anne fut plus contente encore que Marie.

A dater de ce moment, monsieur le Grand et la princesse Marie ne dissimulèrent rien au duc de Guise, de ce qui concernait leur amour et leurs espérances. Il les aidait de ses conseils, en attendant qu'il puisse le faire plus efficacement. Il ne dit pas un seul mot à Anne de Gonzague de ce qu'il éprouvait. Il y avait pour lui dans

leur position mutuelle un grand charme qui ne disparaîtrait que trop tôt. Il épiait cet amour qu'il avait fait naître, il en suivait les progrès et il attendait qu'il fût assez fort pour braver les obstacles avant de déclarer le sien. De son côté la jeune fille dissimulait le plus possible. Sa fierté se révoltait contre son cœur. Elle servait de tout son pouvoir la passion de Marie, et cependant il y avait dans la conduite de celle-ci des contradictions inexplicables.

Elle voyait souvent M. le duc d'Enghien, elle était même sortie avec lui une fois, sans rendre compte de cette promenade. Ils causaient bas dans des

embrasures de fenêtres ; lorsque la princesse Anne en demandait la raison, Marie parlait du cardinal, de la conspiration dont Cinq-Mars était le chef, et qu'il ne cachait pas à ces folles étourdies.

— Je le gagne à notre cause, ajoutait-elle.

Anne secouait la tête et répondait :

— Ce n'est pas cela.

Cette époque est marquée d'un coin tout particulier, l'histoire d'aucun peuple n'en peut offrir de semblable. Ce mélange perpétuel de galanterie, de combats, de fêtes et de conspirations ; ces scènes qui passent du boudoir à

l'échafaud, ces femmes qu'on adore et qu'on change suivant l'intrigue politique du moment, tout cela forme un tableau unique, une de ces comédies tragiques qui se jouent quelquefois sur cette terre, en France surtout. L'amour était, non pas le but, mais le moyen de toutes choses. Pour parvenir il fallait être aidé par deux beaux yeux. Les hommes distingués, et il y en avait beaucoup, étaient tirés à quatre éventails, ainsi que le disait plaisamment M. le coadjuteur.

La princesse Marie, avant d'aimer Cinq-Mars, avait attiré l'attention et reçu les hommages de deux puissants princes. Le premier, et cela datait de

son entrée dans le monde, était Monsieur, Gaston d'Orléans, frère du roi. Il la rechercha de telle sorte que la reine Mârie de Médicis condamna la belle fille à une retraite forcée au bois de Vincennes, jusqu'à ce que le prince eût oublié ou dominé son sentiment. Il en était facilement venu à bout. Monsieur n'était point un homme à mourir de chagrin parce qu'on lui refusait une femme. La princesse de Mantoue fut excessivement blessée de cette exclusion, et surtout de l'inconstance de son adorateur. La reine-mère avait déclaré que la fille d'un prince mendiant ne serait jamais la seconde dame de France.

L'expression était un peu exagérée; certes, le duc de Mantoue et de Nevers n'était pas riche pour sa haute position, mais il ne demandait rien à personne. Jamais Marie ne pardonna à la reine cette conduite et encore bien plus cette insulte.

Après Monsieur, qui s'était toujours conduit en galant respectueux, et dont la princessse ne prisait que le rang, M. le duc d'Enghien se présenta. Il était alors dans toute la fleur de sa jeunesse et d'une ardeur passionnée, dont la gloire ne prenait pas encore sa part. Marie n'y parut pas insensible. Que se passa-t-il entre eux? En ce moment, la princesse Anne cherchait à

le découvrir et se plaignait en elle-même de ce qu'elle nommait une infraction au traité.

La cour était depuis trois semaines à Saint-Germain, et M. de Cinq-Mars n'avait pu s'échapper qu'à de rares intervalles. Il s'en trouvait le plus malheureux du monde, Louis XIII l'ennuyait, au point d'en être malade. Malgré les remontrances des deux princesses et du duc de Guise, il ne pouvait se décider à subir cet ennui, et s'échappait à cheval, la nuit, seul avec un laquais, comme un étourdi, ou un écolier sorti des fers. Un soir, le temps était épouvantable, les filles du duc de Nevers étaient

seules avec M. de Guise; le reste de la compagnie les avait quittées, il se donnait souper et bal à l'hôtel de Condé. Marie rêvait tristement dans un coin, Henri de Lorraine et Anne de Gonzague restaient près l'un de l'autre, sans se parler, et pourtant ils avaient bien des choses à se dire.

—J'ai reçu une lettre de M. le Grand ce matin, qui me désole, dit tout-à-coup Marie. J'ai hésité à vous la montrer, mais je crois pourtant qu'il vaut mieux le faire. Il va bien loin, il va trop loin, il est impossible que le cardinal ignore longtemps la conspiration, on en parle trop haut. Je l'en ai prévenu par écrit plusieurs fois, puisqu'on

ne le voit point. Et tenez, voici ce qu'il me répond.

Elle jeta sur les genoux de sa sœur une lettre froissée, qu'elle avait déjà relue bien des fois. Anne l'ouvrit et en fit tout haut la lecture.

« —Ne soyez pas inquiète, ma chère
» princesse, le roi et l'armée sont pour
» moi : mon ennemi m'a cédé le terrain,
» et l'abattement de ses partisans est
» extrême. J'ai passé hier deux heures
» au chevet du lit du roi ; vous auriez
» été content de moi et je l'ai été infi-
» niment de la manière dont il m'a
» traité. Il m'a fait, je vous assure, très-
» bonne chère ; il m'a appelé son cher
» ami, il a soupiré, jeté des propos en

» l'air, en me disant qu'il était bien
» malheureux, qu'on le tourmentait, et
» qu'on se faisait trop valoir.

» —Ah! sire, lui ai-je dit, et presque
» les larmes aux yeux, votre état me
» touche, et qu'il me surprend, en
» pensant que vous êtes le maître! Si
» vous daigniez vous en rapporter à
» moi, Votre Majesté, demain, n'aurait
» plus rien qui la gênât.

» — Cher ami, m'a-t-il répondu,
ne précipitez rien.

» — Je ne puis rien ménager quand
» il s'agit de l'intérêt de mon maître,
» ai-je répondu, Votre Majesté a de fi-
» dèles serviteurs, permettez-moi de leur
» parler.

» Le roi s'est retourné et m'a dit
» d'une voix attendrie :

» — Bonsoir, faites pour le mieux,
» mais ne commettez pas d'imprudence.

» Jugez, ma chère princesse, si je ne
» suis pas autorisé à tout entreprendre,
» et surtout avec un but aussi glorieux
» que celui qui m'anime. Conservez
» vos bontés à votre plus passionné serviteur (1). »

— Certes, reprit Marie après avoir lu cette lettre, il a raison, il est bien autorisé à tout.

un morceau de bois pourri, bien peint

(1) Lettre authentique du marquis de Cinq-Mars à la princesse Marie.

— Non pas avec Louis XIII, répliqua sa sœur. Le roi est comme Monsieur à l'extérieur, sur lequel ceux qui s'appuient tombent.

Au nom de Monsieur et à cette allusion involontaire, Marie baissa la tête.

— Le roi et Monsieur l'abandonneront tous les deux, cela est sûr, dit l'archevêque. Quant à moi, je n'entrerai dans aucuns projets, du moment où le roi les connaît, il les dénoncera lui-même un jour qu'il aura peur d'être grondé.

— M. le Grand parle trop, il confie ses desseins à tout le monde, il n'est pas un jeune seigneur qui ne les sache comme lui.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Ma-

rie, j'ai appris de source certaine qu'hier au soir même, M. le cardinal a parlé de lui en termes très-clairs, qu'il a dit précisément ces mots : Monsieur le Grand ne sera pas duc et pair, il n'épousera pas la princesse Marie. La personne qui m'a rapporté ces paroles est digne de foi et elle les a entendues.

Anne se souvint qu'elle avait longuement causé avec M. le duc d'Enghien sous la fenêtre.

— M. de Cinq-Mars doit les connaître à présent, et que va-t-il dire? Il précipitera ses démarches, sa fureur n'aura plus de bornes et il se perdra.

— D'après mon opinion, répliqua Anne, la plus judicieuse des trois, depuis

longtemps M. de Cinq-Mars est un homme perdu.

— Ma sœur !

Des pas précipités retentirent dans la galerie voisine, une main souleva la portière, un visage pâle et défait se montra entre les plis de l'étoffe. C'était M. le Grand, couvert de boue, ses beaux habits de satin déchirés et souillés. Les deux jeunes filles se levèrent et coururent à lui, par un mouvement involontaire. Le duc de Guise seul ne bougea pas.

— Comment, s'est vous et dans un tel état ! s'écria Marie.

— C'est moi, oui, c'est moi, mademoiselle, et je serais mort si je n'étais pas venu. Ah ! quelle soirée !

— Vous savez donc?...

— Comment je sais? Je sais que je n'ai jamais vu prince plus dolent, plus langoureux, plus lâche, il faut le dire. Il veut, il ne veut pas, il autorise, il dément, il m'aime et il me repousse, mais par-dessus tout, il bâille, ah! il bâille!

M. le Grand en bâillait encore de souvenir.

— Quoi, c'est là tout! quoi le cardinal...

— Le cardinal viendra tout-à-l'heure, laissez-moi vous parler du roi, c'est le roi qui m'occupe. Depuis cinq heures, il me tient, monsieur le duc, depuis cinq heures, ma princesse! Ah! si vous

me revoyez vivant, c'est que ma santé est robuste, cinq heures de gémissements, cinq heures de plaintes sur tous les tons ! Cher ami par-ci, cher ami par-là, monsieur le cardinal me tue. — Sire, renvoyez-le. — Non, je mourrais sans lui. — Alors conservez-le. — Je ne puis pas. — Laissez-moi vous débarrasser. — Ah ! — Ici un soupir déchirant, — puis un silence. — Cher ami ? — Sire ! — Que la vie est horrible ! — Je ne trouve pas. — En ce moment, une série de bâillements entremêlés de houh ! houh ! de soupirs, enfin de tout l'attirail dont se compose la conversation du roi très-chrétien, et le tout pendant cinq heures! Quant à

moi, j'étouffe et j'y renoncerais sur le champ sans mon amour et sans ma vengeance, j'aime mieux planter des choux en Auvergne.

Anne l'écoutait et le regardait avec un étonnement profond. Bien plus intelligente et bien plus sérieuse que sa sœur, elle ne comprenait pas, malgré sa jeunesse, que des desseins aussi graves, fussent jetés ainsi gaiement en défi à la Providence. La gaîté de Cinq-Mars lorsqu'il jouait une partie dont dépendait sa vie et celle de bien d'autres, la confondait. Elle ne trouvait point en lui cet enthousiasme, cette certitude de réussir, cet entraînement qui bravait tout, qui résistait à tout. Ses yeux se

tournèrent involontairement vers M. de Guise, pendant que son esprit faisait une comparaison, tout à l'avantage de ce dernier. Leurs regards se rencontrèrent et elle rougit.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, de pouvoir rire ainsi de ce qui vous ennuie, dit Marie d'un ton boudeur.

—Et vous en rirez comme moi, si vous m'aimez, chère princesse ! Je me suis échappé pour venir chercher votre sourire, j'ai couru comme un fou sur cette route de Saint-Germain, au risque de me rompre les os, par la pluie et la boue, pour arriver plus vite, et vous me recevez ainsi !

— Nous parlions de vous, et nous étions tristes quand vous avez paru.

— Vous étiez tristes, eh bien, moi, je suis joyeux, je le suis plus que je ne l'ai été depuis bien des mois.

— Vous êtes pourtant bien pâle !

— Ah ! c'est la pluie, le vent, la fatigue, l'ennui surtout.

— Avez-vous vu le cardinal ?

— Si je l'ai vu ! Ce matin, chez le roi, plus d'une heure et demie. Nous nous sommes escarmouchés de notre mieux. A propos, madame, vous saurez que je ne serai point duc et pair et que je ne vous épouserai pas.

— Vous dites cela ainsi !

— Et comment voulez-vous que je

le dise? en pleurant, lorsque je sais que c'est une plaisanterie, lorsque j'ai en poche la certitude du contraire !

— La certitude ?

— Oui, la certitude, vous dis-je. Elle est là. Vous la verrez tout-à-l'heure. Laissez-moi conter ma petite chronique pour me désennuyer, pour être quelques instants Henri d'Effiat, je ferai ensuite M. le Grand le reste de ma vie. D'abord donnez-moi votre main à baiser.

— Il est fou !

— Non, je suis heureux, je suis heureux non comme un roi, Dieu m'en préserve ! mais comme un homme qui aime, n'est-ce pas madame ?

Marie ne put s'empêcher de sourire.

— Sachez donc que son Éminence le cardinal a passé une charmante journée, pendant que... Il ne s'attendait guère à quoi je la passais, mais lui il a reçu une belle.

— Une belle !

— Le cardinal est fort galant. Il a plusieurs dames auxquelles il accorde des entretiens particuliers et qui entrent chez lui par la petite porte. Celle-ci est la préférée, du moins par accès.

— Savez-vous son nom?

— Si je le sais ! c'est Marion Delorme.

— Vous en êtes bien sûr?

— Parbleu! c'est elle qui me l'a dit.

— Ah ! vous voyez Marion Delorme !

— Je ne la vois que pour me rendre compte, pour savoir...

— Et vous avez appris...

— J'ai appris la scène de ce matin , une scène impayable , une scène à dérider Héraclite. Son Éminence avait fait appeler Marion, Marion , la joyeuse et la folle, Marion la courtisane. Les dames de la cour ne lui plaisaient point en ce moment, à ce qu'il paraît, et il la voulait chez lui en se réveillant, de sorte que la pauvre fille a dû coucher à Saint-Germain. Je

ne lui ai pas demandé où. C'est peut-être chez les chevaux-légers ou chez les mousquetaires, à moins que ce ne soit chez les cordeliers.

— Fi donc!

— Enfin, ce matin dès l'aube, Marion emmitouflée de coiffes, a été introduite au château par les petits degrés comme vous le pensez bien, car Louis-le-Chaste... Elle a attendu une demi-heure le bon plaisir du ministre et on l'a fait entrer après dans une chambre obscure.

« — Ah! te voilà, mignonne, lui dit-il.

» — Me voilà, en effet, monseigneur.

» — Ah ! te voilà !

» — Ici, Marion ne répéta point la phrase; il y eut un silence dont elle s'embarrassait peu ; elle cherchait à tâtons un siége, Marion ne se gêne guère avec l'Éminence. Elle s'assit et attendit. Un quart d'heure après, il recommença :

» — Ah ! te voilà, Marion.

» Ce qui impatientait fort la belle fille, peu accoutumée à des conversations aussi laconiques dans les visites qu'elle rend.

» — Si monseigneur n'a que cela à me dire...

» Ce mot lui échappa, et elle eût peur après.

» — Ah ! Marion, si tu savais comme

j'ai mal dormi ! si tu savais comme j'ai la tête pleine des affaires de l'État, et quel souci me donne M. le Grand !

» — J'en suis bien triste, monseigneur.

» Ils recommencèrent à se taire.

» — M. le Grand me donne de bien grands soucis, reprit-il, et le roi aussi.

» — Cependant, M. le Grand est tout dévoué à votre Éminence, et quant au roi, chacun sait...

» — Ah ! Marion, on ne sait rien, on ne sait rien, Marion...

» A la suite de cette phrase, il rentra dans le silence, et cela pendant si longtemps que Marion le crut endormi et essaya de se lever pour sortir. Mais il avait l'oreille fine et ne dormait pas,

le bon apôtre, il songeait au dénouement de ses interjections sans doute, ou peut-être à autre chose, dès qu'elle fit un mouvement, il éleva la voix.

— « Où vas-tu, ma chère Marion?

— « Votre Éminence est occupée, je reviendrai causer avec elle... une autre fois.

— « Non, non, reste. Ah! que M. Le Grand me donne de souci!

« Et là-dessus le voilà qui se lève! Il était sur son lit en robe de chambre. Il se promena par la chambre, en évitant le côté où *gisait* la belle fille, et poussant des exclamations inintelligibles, dans lesquelles mon nom et celui

du roi revenaient sans cesse. Enfin, s'arrêtant devant elle, il ajouta :

— « M. Le Grand veut devenir duc et pair et épouser la princesse Marie. S'il avait marché dans ma voie, cela aurait pu être, mais maintenant, entends-tu, Marion ? cela ne sera pas, cela ne sera jamais. Tu peux t'en aller, ma belle amie ; ainsi que tu le dis, je suis occupé et nous causerons plus tard de ce qui te concerne.

» Voilà comment s'est terminé le rendez-vous amoureux du maître de la France. Cela n'est-il pas du dernier plaisant ? »

Contre son attente, Cinq-Mars ne rencontra que des visages sérieux. Cer-

tes, la chose était drôle par elle-même. Mais elle était si visiblement inventée, pour quiconque avait vu deux fois le cardinal de Richelieu, qu'il était impossible de n'y pas voir une perfidie.

— Vous croyez cela! répondit tristement Anne.

— Comment ne le croirait-il pas, il le tient de Marion, la belle Marion, cet oracle !

— Marion ne m'a jamais trompé, mademoiselle, Marion n'a pas intérêt à le faire.

— Monsieur Le Grand, dit le duc de Guise en se levant, Marion est l'espion le plus adroit et le plus fidèle du

cardinal ; fasse le ciel que vous ne lui ayez pas rendu confidence pour confidence, sans quoi vous êtes perdu.

— Non, non, répondit-il avec embarras, Marion ne sait rien de mes affaires. J'ai ri, j'ai plaisanté avec elle, voila tout, et je me suis gardé de lui ouvrir mon cœur.

—Marion vous a menti, Marion vous a été envoyé par son Éminence, Marion a voulu vous flatter et vous faire croire à une fausse crainte de la part de cet homme qui ne craint personne, et cela pour que votre amour-propre vous aracha de ces mots qui tuent, de ces mots qu'une intelligence telle que la sienne n'oublie jamais. Marion a em-

ployé près de vous les séductions, les chatteries d'une femme sûre de plaire. Vous ne l'avouerez pas, mais vous avez parlé.

— Cent fois, mille fois non !

— Anne a raison, poursuivit Marie, elle dit la vérité. Vous n'en conviendrez pas avec nous. Je tremble en pensant à tout ce qui peut résulter de votre faiblesse ; et que faisiez-vous donc pendant cette scène ? quelle est cette vengeance si douce que vous goûtiez à à la même heure.

— Tenez ! s'écria-t-il en jetant sur la table un large paquet , cacheté d'un sceau brisé, tenez, madame, voila ma vengeance, mon bonheur, ma gloire,

la vôtre et notre avenir à tous les deux.

La princesse Anne était debout, elle se trouvait la plus près de la table, elle saisit le papier et l'ouvrit ; à peine en eût-elle parcouru la première ligne qu'elle devint pâle comme un linge et s'élançant vers M. de Guise, elle lui dit, d'une voix tremblante :

— Vous n'avez pas signé cela, j'espère ?

L'archevêque y jeta les yeux, pâlit comme elle, et répondit :

— Non, non, sur l'honneur jamais.

Tout ceci fut un éclair. En même temps, Marie s'était levée, elle arracha

des mains de sa sœur le fatal papier, regarda la signature :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! *Olivares !* qu'est-ce cèla ? un traité avec l'Espagne ! Henri, qu'avez-vous fait !

— J'ai assuré ma vengeance et mon bonheur, j'ai sauvé ma fortune, j'ai sauvé mon pays et mon roi, j'ai éloigné un tyran, un ogre, qui dévorerait les têtes de la noblesse et qui nous réduirait au rôle de vassaux. Enfin, madame, j'ai joué pour vous et pour la France ma vie à quitte ou double. Si la France et vous vous êtes ingrates, Dieu me restera.

Ces mots, prononcés avec la chaleur d'une âme exaltée, d'une âme blessée

jusqu'au fond, touchèrent Marie et le duc de Guise, dont une semblable position était le rêve favori ; Mais Anne, qui jugeait de sang-froid, Anne qui, dans toute son existence, n'eut qu'un seul entraînement, auquel elle n'avait pas cédé encore et dont elle ignorait la force, Anne *déshabilla* la vérité et ne trouva qu'un feu de paille sous cet enthousiasme d'un moment. Elle secoua la tête, pendant que sa sœur essuyait ses larmes :

— Enfantillage ! murmura-t-elle, Richelieu aura le traité.

— Non, il ne l'aura pas. Car le seul exemplaire qui en reste est parti ce soir pour l'Espagne avec Fontrailles, dans

un bâton creux. Fontrailles risque sa tête, il ne trahira pas. Nous allons bientôt le suivre. Le roi se rend au siége de Perpignan, la cour y va avec lui, le cardinal avant les autres. Il court au-devant de sa destinée. Quelques pas en dehors des frontières et ce superbe sera pris. L'armée espagnole l'attend, la tour de Ségovie le gardera, et ensuite, à moi le roi, à moi l'État, à moi surtout ma belle princesse ! Je serai le sauveur de la France, je serai l'idole du peuple, l'ami du roi, le défenseur de la reine et l'époux de la plus belle reine de l'univers. Où trouverez-vous un homme plus heureux que moi ?

M. de Guise secoua la tête.

— On vous appellera traître, monsieur, on vous accusera ; si vous réussissez, vous serez absous de votre vivant, la postérité vous couvrira de mépris.

— Eh ! monsieur, c'est pour elle ! répliqua Cinq-Mars en montrant la princesse.

— Alors je n'ai rien à dire.

Le reste de la nuit, les quatre jeunes gens causèrent de cette grande affaire, de ce pas immense franchi si légèrement. Les princesses s'effrayaient beaucoup. M. de Guise se laissait exalter par moments aux projets de Cinq-Mars. Ce-

pendant il revint à lui-même sur une observation d'Anne de Gonzague.

— Il n'y a point de place pour vous là-dedans, monsieur.

En effet, il ne convenait point au nom, aux talents du duc de Guise de se trouver en sous ordre. Le grand-écuyer n'était point un chef auquel il dût obéir : ni sa position, ni sa hauteur d'intelligence ne pouvaient lui servir d'excuse.

Quant à la princesse Marie, lasse d'être fille, lasse de ses mariages manqués, elle n'aspirait qu'à épouser n'importe qui, Cinq-Mars plus qu'un autre, ne voyant pas mieux autour d'elle et ne prévoyant pas un parti brillant à l'é-

tranger. Elle était si peu riche et elle avait tant occupé la *renommée* !

Quelques jours après, la cour partit pour le Roussillon. Les adieux de la princesse et de M. Le Grand furent très-tendres ; ils étaient cependant loin de prévoir qu'ils ne se reverraient jamais.

Le duc de Guise resta à Paris.

Commencement et fin.

VII.

Le deuil des princesses de Gonzague étant un peu moins sévère elles retournèrent à la cour. La reine les aimait, surtout la princesse Marie, dont l'esprit ne l'effarouchait pas. Elle

la retenaitsouvent à Saint-Germain, où on passait le temps le mieux possible, en l'absence du roi. L'amour du duc de Guise et de la princesse Anne allait toujours croissant, sans que personne s'en doutât néanmoins et sans qu'ils le déclarassent. M. de Guise n'avait plus que le titre et l'habit d'archevêque. Il n'en exerçait aucunes fonctions, il ne disait plus depuis longtemps ni offices, ni bréviaire et tourmentait incessamment madame sa mère pour qu'elle l'aidât à faire des démarches afin de s'en débarrasser tout à fait.

— Vous êtes un fou, mon fils, lui répondait-elle, le duc de Guise cardinal,

(et vous le serez bientôt,) peut gouverner le monde.

— Mais, madame je suis l'aîné de notre maison.

— Qu'importe! Elle ne périra pas, n'avez-vous point de frères?

— Et si je désire me marier?

— Vous marier, vous! avec qui? Il n'y a qu'un seul parti en france, c'est Mademoiselle, et Mademoiselle veut être reine ou impératrice. Conquerez donc un trône, si vous voulez obtenir cette princesse et sa fortune, ou bien levez les yeux plus haut encore, et vous

y verrez le seul but digne de votre ambition avec l'habit que vous dédaignez.

— Encore cette folie! non, madame non, vous dis-je, je quitterai cette robe et je redeviendrai Henri de Guise, comme mes grands ancêtres, je porterai l'épée et non la crosse, et je continuerai ce nom que mon père ne m'a pas transmis pour le laisser périr.

Ces scènes se renouvelaient continuellement, sans que madame de Guise se doutât néanmoins des projets de son fils, qu'elle eut commencé à traverser dès cet instant, ce qui eût sans doute changé la face des choses. M. de Guise en quittant fort peu ses cousines, s'oc-

cupait autant de l'une que de l'autre, les succès de la princesse Marie étaient si connus que par habitude, le monde lui attribua encore ceux-là. Elle eût peut-être bien désiré qu'il dit juste : elle enviait à sa sœur et cette conquête et les autres, elle ne lui pardonnait pas son esprit et surtout les années qu'elle avait de moins qu'elle. Cependant elle se berçait toujours de chimères, par rapport à M. le Grand. Elle croyait à l'exécution du traité, à la chûte du Cardinal. M. le duc de Bouillon, dix autres seigneurs initiés répandaient sourdement des bruits qui prenaient de la consistance. Elle les écoutait avec une avidité fiévreuse, écrivant

à Cinq Mars de façon à compromettre toutes les générations de princes dont elle était issue.

— Ma sœur, ma sœur, répétait Anne la prudente, prenez garde !

Depuis plus de quinze jours les princesses n'avaient pas été à Saint-Germain, elles comptaient partir le lendemain matin de très bonne heure, lorsque le duc de Guise entra chez elle pâle, tremblant, en proie à une émotion dont il n'était pas le maître, et qu'il s'efforçait de cacher. Anne s'en aperçut sur le champ et s'élança au-devant de lui.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai.... je suis désolé, ma cousine, désespéré.

— Pourquoi? Pourquoi?

— Votre sœur, votre sœur, éloignez votre sœur, lui dit-il tout bas.

— Monsieur, êtes vous donc souffrant? dit à son tour Marie, moins pressée. Permettez-moi de finir cette lettre, je veux la faire partir demain. On m'a donné ce soir de bonnes nouvelles, que j'annonce à M. le Grand.

— Pauvre princesse Marie! murmura l'archevêque.

Il emmena la princesse Anne dans cette embrasure de fenêtre, où tant de

secrets s'étaient déjà révélés et lui dit bien vîte et très bas.

— Tâchez de m'écouter tranquillement, préparez-vous,..... M. le Grand est arrêté.

— Mon Dieu !

— Tout est découvert, le cardinal a le traité.

— Êtes-vous compromis?

— Non, je ne m'en suis pas mêlé ; M. de Bouillon est en fuite, Fontrailles également, on va arrêter Monsieur à Bourbon. M. de Thou est pris avec Cinq-Mars, le roi les a absolument

abandonnés, pour obtenir son pardon du Cardinal, ils sont perdus.

— Et ma sœur ma pauvre sœur!

— Je ne sais si elle est compromise, elle a écrit, m'avez vous dit, de terribles lettres.

— Que faire?

— J'y pense sans cesse. J'ai appris tout ceci à l'instant même chez Mademoiselle, où j'avais conduit ma sœur, je me suis échappé pour vous le dire, et nous entendre. Le plus sûr serait peut-être de parler à ma mère.

— J'irai ce soir même.

— Et la princesse Marie, qui lui apprendra cela?

— Il faudra bien que ce soit moi, c'est une triste commission.

— Mais peut-être ma mère....

— Ma tante ne sait pas, ne saura pas tout; il est inutile de lui confier bien des légèretés, qu'elle blâmerait et qui nous attireraient une gardienne plus sévère que cette exellente Madame d'Amalfi.

— Alors qui donc?

Un valet annonça M. le duc d'Enghien.

— C'est le ciel qui l'envoie! s'écria la princesse Anne. Monsieur, continua-t-elle, en allant au-devant du prince, venez ici je vous prie, ma sœur est occupée à écrire et nous tenons salon dans cette embrasure.

M. le duc d'Enghien s'empressa de la suivre, il était aussi pâle et aussi défait que M. de Guise.

— Vous me rendez un vrai service, mademoiselle, je voulais vous parler. Il y a de grandes et douloureuses nouvelles.

— Vous savez donc?

— Hélas ! oui.

— Eh! bien?

— Eh! bien, et ma sœur? il faut l'instruire.

— Elle ignore tout?

— Assurément, c'est à vous, monsieur, à vous, son ami, de remplir cette tâche.

— J'étais venu pour cela.

Anne fut ravie d'une facilité à laquelle elle ne s'attendait pas. Elle en conclut judicieusement qu'il devait y avoir entre sa sœur et le prince un lien plus fort, une intimité plus solide qu'elle ne le supposait. Remettant à un instant plus opportun le soin de s'en

rendre compte, elle emmena le duc de Guise dans le salon précédent et laissa M. le duc d'Enghien seul avec Marie.

Ils s'assirent tous les deux en silence. La situation dominait même leur besoin habituel d'épanchements. Ils écoutaient sans rien dire. D'abord on n'entendit rien, le prince sans doute préparait Marie, ce moment de silence fut assez long. Un cri déchirant retentit enfin, et M. le duc d'Enghien appela mademoiselle de Gonzague.

— Venez! venez! elle est évanouie.

Anne courut vers sa sœur. Elle fit venir ses femmes, on la transporta

dans sa chambre; on l'entoura de mille soins, elle reprit connaissance, pour retomber encore et passa ainsi toute la nuit, entre la vie et la mort.

— Ah je n'en reviendrai pas! répétait-elle, ma sœur; je suis perdue c'est fait de moi. Mes lettres! mes lettres!

— Et moi, simple, pensa la jeune fille, moi qui croyais que c'était pour lui!

Elle ne connaissait guère encore l'esprit des cours, elle l'apprit à ses dépens plus tard.

— Anne savez vous quelque chose

qu'on me cache encore? Est-il mort? suis-je compromise?

—Il n'est point condamné, du moins la nouvelle n'en est pas encore parvenue, et jusqu'ici on ne parle pas de vous.

— Dieu soit loué! ses amis le sauveront peut-être, il aura pu dérober mes lettres. Il faudrait écrire, s'informer...

— A qui?

— A ses gens, à son valet de chambre, qui nous servait d'intermédiaire.

— Faites écrire votre secrétaire.

— Mon secrétaire ignore tout.

— Vous croyez? alors c'est le seul.

— Anne! vous êtes cruelle.

— Ma sœur, je suis vraie. Je m'attendais à tout ceci. Vous n'avez pas voulu en croire mes conseils, maintenant je ne puis plus rien.

— M. le duc d'Enghien me rendra ce service.

— Il le peut, car il ne s'est pas mêlé de cette belle œuvre, et d'ailleurs il est si fort de vos amis qu'il ne vous refusera point.

— Faites-le appeler à la pointe du jour, je vous en supplie.

— Nous n'irons point à Saint Germain ?

— Au contraire.

— En aurez-vous la force ?

— Je la trouverai. Ah ! ma sœur ! qu'elle triste position que celle d'une princesse, obligée de fouler aux pieds ses affections, de cacher ses douleurs, de montrer un visage serein quand son cœur est brisé !

— Qui vous y force?

— La reine nous attend.

— Votre santé est une excuse suffisante.

— Et que dirait la cour?

— La cour dirait que vous pleurez M. de Cinq-Mars, votre amant, et que vous avez le cœur anssi bien placé que tendre. Si vous persistez à vouloir vous montrer en ce moment, on dira que vous avez aimé M. le Grand pour le pousser à la rebellion et l'épouser ensuite, s'il reussissait, et l'on ajoutera qu'en le sachant perdu vous abandonnez lâchement jusqu'à son souvenir, que vous n'avez pas pour lui même un regret.

Marie devint rouge et ne repondit pas. Elle crut cependant devoir à la

clairvoyance de sa sœur un soupir et une larme.

— Que puis-je faire pour lui maintenant?

— Le pleurer et ne pas insulter sa mémoire. C'est à cause de vous qu'il s'est exposé ainsi, c'est dans l'espoir de vous obtenir qu'il a risqué sa vie, la reine le sait, personne ne l'ignore, ne le reniez donc pas, Marie, que nul exepté moi ne se doute de cette indifférence...

— Mais je l'aime, ma sœur!

— Non, vous ne l'aimez pas, vous ne l'avez jamais aimé. Je vous remercie de

me le laisser voir, c'est une preuve de bonne foi qui me donne confiance en vous, je ne vous trahirai point. Croyez-moi, restez ici. Un mot de madame à Brassac pour prévenir la reine, tout sera dit. On ne nous attend pas je vous en réponds.

Marie réfléchit quelques instants.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle.

Les princesses restèrent chez elles, leur porte fermée, excepté pour M. le duc d'Enghein et leur famille. La cour et la ville répétèrent l'histoire, ou plu-

tôt la chronique, et les romans répétèrent après elles que la belle princesse Marie de Gonzague se mourait de chagrin de la mort de Cinq-Mars, qu'on ne tarda pas à apprendre. On en fit une héroïne, et un des plus charmants livres de ce temps-ci est fondé sur ces belles amours, sur cette mort, sur ce désespoir. Mais les Mémoires sont là, les Mémoires, ces impitoyables chroniques, qui nous montrent les grands en déshabillé. Tous s'accordent à dire que M. de Cinq-Mars aimait la princesse Marie par ambition et qu'elle l'aimait par désœuvrement, par amour-propre, pour trouver enfin un mari à peu près digne d'elle, lorsque le roi l'aurait fait

connétable et lui aurait donné la petite souveraineté qu'il lui avait promise.

Nous sommes donc obligés, en historiens fidèles, de raconter les choses d'après eux, sans faire les gens meilleurs qu'ils sont et sans poétiser les sentiments.

L'amour d'Anne et d'Henri de Guise fit pendant ces jours de retraite un chemin immense. Ils furent dix fois au moment de se l'avouer; je ne sais quelle crainte la retenait et arrêtait le jeune prince, malgré la fougue de son caractère. Anne redoutait le sort de sa sœur, elle redoutait de n'être pas assez aimée. Quelquefois il ne lui semblait pas

trouver chez Henri cet amour, auquel seul elle voulait céder la victoire sur sa fierté. Il lui semblait qu'il plaignait trop vivement Marie, qu'il ne voyait point ce qu'elle était et combien peu son cœur était touché par ce malheur inattendu. Elle en montrait de l'humeur, elle en souffrait, elle accusait le genre humain tout entier, et faisait, par représailles, de telles élégies sur la mort de M. le Grand, que le prince en éprouva sérieusement de la jalousie.

Ces orages concentrés, car rien n'éclatait, augmentaient les difficultés qui les séparaient, en les compliquant de leurs propres obstacles. Ils se

fuyaient, et le souvenir les obsédait. Ils aimaient à parler l'un de l'autre et ne se parlaient point. La réclamation des lettres de Marie fut maladroitement faite, elle produisit un effet prodigieux. La cour entière en retentit. On se le glissait à l'oreille, mais tout le monde le savait. Le cardinal se garda de les refuser. En les rendant il eut soin d'en laisser voir quelques fragments, pour vanter sa clémence.

— Les princesses de Gonzague sont aussi coupables que M. de Thou, disait-il; comme lui elles ont connu le complot contre l'État, comme lui elles ne l'ont pas révélé, et plus que lui el-

les en auraient profité. Enfin ! ce sont des femmes !

— Voilà des princesses qui ne se marieront point, dit madame de Chevreuse, lorsqu'elle apprit cette manière de pardonner, M. le cardinal se souviendra de leur discrétion. Après cela qu'on accuse les femmes de trop parler !

La princesse Marie resta plusieurs mois sans reprendre ses manières habituelles. Elle persista dans son deuil, dont la reine ne la blâma pas, et dont Anne profita pour voir presque sans cesse M. de Guise. Celui-ci les tourmentait néanmoins pour sortir davan-

tage. Il obtint, après bien des prières, qu'elles se rendraient à l'abbaye de Poissy, afin d'y passer quelques jours et de se distraire avec les religieuses. On y pria toutes les dames des environs, il faisait un temps magnifique, l'abbesse leur donna des fêtes à sa manière, on y fit beaucoup de musique, M. de Guise reprit sa qualité d'archevêque pour s'y introduire. Les princesses de Gonzague se rendaient partout avec madame d'Amalfi, leur dame d'honneur, venue de Mantoue dans leur enfance et qui n'avait jamais quitté la princesse Marie. C'était une femme de peu d'esprit, très-bonne, très-indulgente, ne voyant absolument que ce

que l'on voulait, et dont la surveillance, au lieu d'être une gêne, apportait une sûreté de plus.

Cette dame, femme d'un gentilhomme Véronais, avait été attachée à la duchesse de Mantoue et aimait tendrement ses filles. Elle avait fait venir d'Italie, depuis quelques mois, un de ses fils, qu'elle donna pour écuyer à ses maîtresses et qui était le plus beau garçon du monde. Il les suivait partout, ainsi que sa mère, et se rendit par conséquent à cette abbaye de Poissy. Tout le monde le remarqua. Après M. de Guise, sur la même ligne que lui, disaient même quelques dames,

c'était le plus bel homme de la cour. Anne ne le remarqua pas. Mais Marie, dont le chagrin cherchait des distractions, le faisait souvent venir près d'elle, avec sa mère, pour lui parler de Florence, où il avait été élevé, et pour entendre cette douce langue italienne, qu'elle aimait passionnément.

Le jeune homme aussi adroit, aussi spirituel qu'il était beau, eut bientôt déchiffré ce caractère et compris tout ce qu'il en pouvait attendre. Il se laissa prendre à l'aimer tout juste assez pour être heureux de réussir, mais pas plus qu'il ne fallait pour ne point perdre ses avantages. Son res-

pect, ses soins, ses attentions de toutes les minutes intéressèrent la princesse; elle l'encouragea, sans y attacher d'importance, ne songeant même pas qu'il pût en mettre aucune à leurs entretiens journaliers, il y avait si loin d'elle à lui!

L'adroit jeune homme feignit de ne pas s'en apercevoir, il alla jusqu'au point de se rendre nécessaire, de se faire demander quand il ne venait pas; d'abord il obéit toujours, puis il trouva des prétextes et éloigna les entrevues, jusqu'à les supprimer tout-à-fait, excepté aux heures où son service l'appelait impérieusement. Marie

s'en étonna, s'en impatienta, finit par s'en préoccuper au point d'en être alarmée. Elle demanda à madame d'Amalfi pourquoi son fils la fuyait.

Madame d'Amalfi répondit qu'elle n'en savait rien.

Un autre jour elle fit monter trois fois à sa chambre. Leontio s'excusa sur ce qu'il était malade et ne descendit point.

— Madame d'Amalfi, dit la princesse d'un ton piqué, l'air de Paris ne convient pas à votre fils, il faut le renvoyer en Italie.

La mère n'était point dans le secret,

mais, en fine mouche, elle avait tout deviné. Elle répondit respectueusement à Marie que son fils n'était jamais malade lorsque son service l'appelait, et que, sans manquer à son devoir, il pouvait fuir des entretiens nuisibles à son repos.

— Leontio n'est pas comme vos légers Français, madame, il ne fait point de l'amour un jouet, et si jamais il donnait son cœur, ce serait pour la vie. Comment pourrait-il voir impunément, à chaque minute, dans l'intimité, la plus belle princesse de l'univers et garder sa franchise? Non, madame, il fuit, il a raison, et puisse-t-il n'y avoir pas songé trop tard!

— Vous a-t-il chargé de me déclarer ses raisons ?

— Madame, il ne m'a pas dit un mot de l'état de son cœur, mais une mère voit tout, et je l'ai deviné.

La princesse avait bien aussi quelque soupçon de cela.

— C'est une folie, Amalfi, votre fils sait trop ce qu'il me doit...

— Mon fils le sait et ne l'oubliera pas, madame peut être tranquille, répliqua la dame d'un air pincé.

Cette conversation ne se renouvela

plus, cependant elle porta ses fruits. La princesse s'en souvint. Elle ne pria plus le jeune Amalfi de descendre, ne lui parla pendant son service qu'autant qu'il était indispensable de le faire, c'était d'un ton doux, presque timide, c'était d'une voix indécise et le regard baissé. Léontio s'en aperçut à merveille, sa mère aussi; ils ne se communiquèrent point leurs remarques, chacun d'eux conçut des projets brillants, partant du même point et arrivant au même but : le mariage de Léontio avec la princesse de Gonzague. Pour cela il fallait jouer serré, et chacun d'eux savait son rôle d'avance.

Lors du voyage de Poissy, cet état

de choses durait depuis plusieurs semaines. Marie s'impatientait de plus en plus, malgré elle Amalfi faisait son occupation constante, chaque matin sa première pensée était :

— Descendra-t-il aujourd'hui ?

Toutes les fois qu'on ouvrait la porte elle tressaillait ; le soir elle répétait en soupirant :

— Allons ! il n'est pas venu !

Il en résulta une pensée incessante, une sorte de domination du cœur et de la tête, qui peu à peu dégénéra en passion. Ce feu couva d'abord, à l'insu

même de celle qui le nourrissait ; il ne se traduisit que par une sorte de mauvaise humeur et de brusquerie envers celui qui l'inspirait. Elle le rudoyait, en le maltraitant presque à tout propos. Anne, tout occupée de son amour et bien éloignée de supposer un sentiment aussi disproportionné, disait à sa sœur :

— Vous êtes trop dure, Marie, pour ce pauvre Amalfi. Il fait cependant tout ce qu'il peut pour vous contenter. Vous ne voyez même pas qu'il est malade et qu'il change à faire peur ; épargnez-le donc un peu, je vous prie.

— Vraiment, ma sœur, il change,

vous trouvez? répliqua-t-elle avec empressement.

— Il change à effrayer, vous dis-je. L'air de Paris est mauvais pour nos Italiens. Ils s'abandonnent au plaisir avec trop de force, et cela les dérange de toutes façons.

— C'est possible, répondit Marie en réfléchissant. Au fait! c'est peut-être vrai. Peut-être ce changement qui me frappe aussi, peut-être cet éloignement que j'attribue au respect d'un amour combattu, peut-être tout cela n'est-il que le fruit de la débauche et de vils sentiments jetés dans la boue de

cette ville immense. Oh ! si je le croyais !

Sans s'en douter, la princesse Anne venait de fournir un aliment nouveau à cette préférence si douloureusement repoussée, bien qu'elle fût loin d'être vaincue. La jalousie s'empara de cette âme altière et lui fit éprouver un autre supplice, auquel elle ne donna point son véritable nom, il l'eût humiliée. Elle jalouse ! et d'un homme si fort au-dessous d'elle. Elle appela cette pensée, amour-propre, juste orgueil ; elle se dit qu'une fille de la maison de Gonzague ne pouvait être le jouet d'un simple écuyer, et sur-le-champ

elle accepta ce voyage de Poissy, qu'elle refusait obstinément depuis plusieurs semaines.

— Au moins, se dit-elle, il ne courra pas les rues de Paris pendant ce temps-là...

Anne se montra enchantée de cette diversion. Le séjour à l'abbaye fut charmant, Marie y prit la meilleure humeur possible, parce que Léontio ne la quittait point. Sous prétexte de représentation indispensable, elle gardait près d'elle sa maison tout entière, ou du moins ses premiers domestiques. Vingt fois elle lut dans ses yeux l'aveu que ses lèvres n'osaient prononcer.

Vingt fois ses regards lui imposèrent un silence qu'elle brûlait de voir rompre.

— Ah! qu'il en coûte, pensait-elle, pour garder sa dignité; mais qu'il est doux pourtant d'être aimée ainsi! Combien ce mystère a de charmes! combien ce sentiment inconnu à tous fait battre mon cœur plus vite et plus délicieusement que celui de ce pauvre Cinq-Mars, que j'aimais bien pourtant et que j'ai tant regretté!

Madame d'Amalfi reçut tout-à-coup une lettre, qui l'obligea de partir pour Paris quelques jours avant les princesses. Il s'agissait de réparations à l'hôtel de Nevers. On profitait de leur absence

pour les faire exécuter ; la présence de la dame d'honneur était indispensable à la surveillance. La princesse Marie lui donna son congé avec peine ; cependant, au milieu des religieuses et des dames qui ne la quittaient pas, les tête-à-tête dangereux devenaient difficiles. Plusieurs jours se passèrent encore ; il fallut retourner à Paris, et les deux princesses n'avaient avec elle, outre leurs gens subalternes, que le duc de Guise et Amalfi dans leur carrosse.

Certes l'occasion était belle, et quels amants l'eussent laissée échapper ? Le duc de Guise ne s'occupait que d'Anne,

il n'avait des yeux que pour elle. Celle-ci, au contraire, cherchait à s'en distraire, à détourner l'attention de sa sœur, dont elle craignait les plaisanteries. Avec son adresse et sa pénétration ordinaires, elle découvrit bien vite ce dont elle ne se doutait pas. Les yeux des amants parlaient à défaut de leur langage. Elle comprit que Marie ne s'occuperait point d'elle ce jour-là, et se laissa aller désormais sans inquiétudes au charme qui l'entraînait.

Les doubles aveux.

VIII.

Ils partirent de Poissy, assez tard dans la matinée et ils devaient traverser la forêt de Saint-Germain, quand la nuit serait venue. Marie pour s'arracher à la contemplation dont elle sentait

tout le danger, se mit à faire des plaisanteries sur le voisinage de la cour, sur les surprises auxquelles il pouvait donner lieu.

—Si la reine apprend notre passage elle nous en voudra sûrement. Sa majesté n'approuve pas qu'on brûle ainsi sa résidence.

— Elle est si seule et si triste ! ajouta la princesse Anne.

— Ah la pauvre princesse est bien l'ennui couronné !

— Oui, mais elle est couronnée ! poursuivit Henri de Guise.

— Voilà une observation qui sent la ligue et les Guisards, dit en riant Marie, mon beau cousin, nous allons revenir au temps d'Henri III, à ce qu'il paraît, s'il ne tient qu'à vous; mais je ne me sens aucune disposition pour le rôle de la duchesse de Nemours, je vous en avertis.

— Si le cas échéait, la maison de Loraine n'aurait pas besoin de recourir à ses alliances pour tenir cet emploi, et mademoiselle de Guise remplacerait son arrière grand'tante beaucoup mieux que vous et que moi.

— Méchantes! murmura Henri.

— Oui, mademoiselle de Guise, dit-on, est dévorée de l'amour de sa famille, son ambition, pour elle et pour ses frères, n'a pas de bornes. Elle aspire à être reine et cela est très simple, très-facile les trônes pleuvent autour de nous, à ce qu'il parait. Quant à ses frères il leur faut des dignités plus élevées encore et plus uniques. Il n'existe point de parti digne d'eux ; monsieur le duc que voici doit être pape, monsieur le chevalier de Guise grand maitre de l'ordre de Malte, et quant à....

— Assez, assez mademoiselle ! vous ne feriez grâce à personne, heureusement, ma sœur n'est pas le chef de la maison de Guise.

— Non mais elle a si bien chapitré madame votre mère, qu'elle n'entend que de ce côté et elle a même, assure-t-on, tout pouvoir sur M. de Lorraine, le chef de votre maison, celui-là vous ne le nierez point.

— Mademoiselle, le duc de Guise ne consulte et ne veut consulter que son cœur et sa conscience lorsqu'il s'agit de régler sa vie, et nul n'aura le pouvoir de le déranger dans ses desseins, pas même le Roi de France.

Ces mots dits avec une fermeté arrêtée, coupèrent le discours. La princesse Anne y puisa une confiance qui n'était plus dans son cœur et Marie

laissa reprendre à ses regards la route qu'ils suivaient si volontiers.

La nuit était tout à fait venue, on entrait dans la forêt de Saint-Germain et l'on fut frappé tout-à-coup de l'éclat d'une grande clarté.

— Qu'est-ce cela ? demanda la princesse Marie, sommes nous tombées dans l'ambuscade d'une fête à la cour, avec nos habits de voyage ?

— Ce sont probablement les dryades de ces chênes qui se préparent à nous recevoir mes belles cousines ; elles ont appris que vous honoriez ces bois de votre présence et se sont mises en mesure de

vous arrêter quelques instants : lorsqu'elles vous auront vues, elles en mourront de dépit.

Ce pathos mythologique, alors à la mode, était du suprême bon ton, du dernier beau, du dernier galant, ainsi que le disent Cathos et Madelon. A l'époque où Molière s'en moque si finement, c'est qu'il était descendu jusque dans la bourgeoisie ; mais alors la fine fleur des courtisans et les raffinés se le permettaient seulement. Il fallait être prince ou illustre pour parler ce beau langage. Les princesses remercièrent M. de Guise par un sourire. Elles se doutèrent bien à cette réponse

que la fête était de sa façon, et se préparèrent à lui en adresser leurs compliments.

Une partie de la forêt, dans une clairière, était éclairée de mille lanternes de papier de diverses couleurs, et une tente superbement décorée tendue au milieu. Ce n'étaient que damas, lampas, velours et dorures. Des chevaliers armés de toutes pièces, vinrent au-devant des carosses, l'un d'eux invita les dames à descendre, par un discours fort bien tourné.

— Nous n'aurons garde de vous refuser messire, répondit la princesse Marie, en sa qualité d'aînée, l'engagement est trop agréable et vos manières trop

encourageantes, pour que nous passions notre chemin; conduisez nous, nous serons charmées de vous suivre.

Pendant ces préliminaires, M. de Guise avait disparu. Les princesses le cherchèrent vainement auprès d'elles.

— Où est notre noble cousin? demanda Marie? croit-il que cette invitation ne le regarde pas, ou refuserait-il de nous accompagner?

— Il va reparaître, ma sœur, n'en doutez point, répondit Anne, monsieur de Guise sait bien où nous allons et ne manquera pas de nous y suivre.

On mena les princesses au pas, par de petites allées, pour retarder encore, et lorsqu'enfin elles arrivèrent à la tente, elles apperçurent à la porte M. de Guise, en costume superbe, du temps de Henri III, ressemblant à un portrait de ses grands aïeux, debout entouré d'une foule de domestiques portant des torches, d'écuyers, de pages, d'une suite magnifique, dignes de son nom, de sa fortune et de la splendeur de sa maison.

Il était beau à miracle sous ce costume, le cœur de la princesse battit bien fort, en le voyant ainsi. Elle ne put s'empêcher de rougir lorsque le prince

lui offrit la main et l'engagea à lui faire l'honneur d'entrer chez lui.

Une collation délicieuse était servie sur une table d'une somptuosité royale, des gens à la livrée de Guise, selon l'ancienne mode, s'empressaient alentour. Des fleurs embaumaient de tous les côtés, des devises amoureuses et significatives se lisaient dans de beaux cadres, avec des drapeaux et des couronnes. Des emblêmes mystérieux parlaient au cœur auquel ils s'adressaient et plus d'une fois la princesse Anne devint rouge en découvrant les allusions.

Les violons du roi jouaient toutes sortes d'airs les plus amoureux et les

plus mélancoliques. Cet orchestre caché produisait un effet incroyable, il portait dans les sens une douce langueur, que la beauté de la nuit, les senteurs, augmentait encore. On se mit à table, c'est-à-dire les deux princesses et M. de Guise. Les chevaliers s'empressaient à les servir. Quant à Léontio, placé derrière sa belle maîtresse, il n'avait d'yeux que pour elle, il prévenait ses moindres désirs, il s'en occupait exclusivement, le reste de l'univers n'existait plus.

Des vins exquis, des fruits admirables, les viandes et les mets de toutes sortes les plus recherchés, furent pro-

digués à cette table. Des sorbets et des glaces en faisaient perpétuellement le tour. Un pareil luxe n'existait pas sur les tables du roi. Anne était énivrée. Après le repas, qu'une aimable et piquante conversation prolongea, les convives se levèrent et le prince proposa une promenade dans la forêt, elle fut acceptée avec empressement. Ni les chevaliers, ni aucun des gens ne les suivirent, sauf M. d'Amalfi. Ils marchèrent d'abord tous les quatre, devisant gaiement ensemble : un peu plus loin Marie appuya son bras sur celui de son écuyer, dont c'était la fonction habituelle.

— Je ne sais pourquoi je me sens

ainsi fatiguée, dit-elle d'un air languissant, en ralentissant le pas.

Anne et M. de Guise ne firent pas semblant de l'entendre et bientôt ils se trouvèrent à une grande distance les uns des autres. Marie et Léontio prirent une allée à droite, tandis que sa sœur suivait celle où elle se trouvait déjà et qui insensiblement la conduisait dehors de la ligne éclairée.

La lune perçait de ses rayons et argentait de ses paillettes le feuillage épais. Un rossignol chantait au bord de son nid et troublait seul le silence, que les amants se gardaient d'interrompre. Les accords lointains de la musique ar-

rivaient brisés et mélodieux, c'était une de ces heures solennelles, où l'âme la plus froide se sent animée et vibrante. Aussi les cœurs battaient ils bien vite et à l'unisson, sans se parler ils s'entendaient, ils se rapprochaient involontairement, et tout-à-coup le prince, moins maître de son transport que la jeune fille, s'arrêta en étendant la main vers elle :

— Anne, Anne ! balbutia-t-il, avec une émotion invincible, répondez-moi, m'aimez-vous ?

La princesse s'arrêta aussi, baissa les yeux, et ne répondit point.

— Anne, je vous en conjure, un mot! un mot! Est-ce donc si difficile? Cela vous coûte-t-il donc tant?

Elle le regarda et baissa les yeux encore. Anne avait dix-huit ans!

—Ne voulez-vous pas me rendre heureux? cela dépend de vous. Anne,... ma bien aimée...

— Monsieur.... Mon cousin....

— Eh! bien?.. au nom du ciel!

Il se jeta à ses genoux: à cette époque classique, une déclaration n'eût pas été complette sans cela. Anne se recula et fit un geste pour le relever.

— Non, pas avant que vous m'ayez répondu. Vous tenez en vos mains ma vie ou ma mort, ayez pitié de moi je vous en conjure.

— Mais.... mais.... vous... vous n'êtes pas libre.

—N'est-ce que cela ? Est-ce le seul obstacle qui nous sépare ? Oh ! ne craignez rien, je le serai bientôt. Mes dispenses sont demandées à Rome, j'ai la certitude que le saint père ne me refusera pas. Ma chaîne sera brisée et je pourrai vous offrir mon cœur, mon nom, ma fortune, tout ce que je possède, tout ! tout !

— Madame votre mère....

— Ma mère n'est point ma maîtresse, grâce à Dieu ! Elle pourra élever des obstacles, elle en fera naître, je n'en doute pas, ma volonté les surmontera tous. Aimez-moi seulement.

— Vous aimer !... que me demandez-vous là, mon cousin ?

— Ah ! je vous demande ce que je désire le plus au monde, je vous demande le bien pour lequel je sacrifierais tous les autres, votre amour.

—Quoi! dit Anne avec cette complaisance et cette coquetterie d'une femme

sûre d'elle-même, d'une femme sûre de l'homme qu'elle aime. Quoi! si l'on vous offrait la couronne de France vous ne la préfériez pas à l'amour d'une pauvre princesse ruinée?

Le sourire dont elle accompagnait ces paroles devinait d'avance la réponse.

— Le trône de France, celui du monde, tous les honneurs, toutes les richesses, qu'est-ce que cela auprès d'un de vos regards? Doutez-vous donc de ma passion, en doutez-vous, madame, que vous m'interrogez ainsi?

— Non, je n'en doute pas, mon

cousin ; à quoi vous servirait de me tromper? quel renom obtiendrez-vous d'une semblable félonie? Je ne doute pas, Dieu m'en préserve !

— Voulez-vous être duchesse de Guise, Anne, le voulez-vous?

— C'est un beau nom, assurément, pourtant ma sœur...

— Encore une objection ! je lui parlerai ce soir.

— La vôtre...

— Mademoiselle de Guise ! et de quel droit se placerait-elle entre vous et moi?

— C'est que...

Et la jeune fille se mit à rire, elle était au bout de ses expédients, il fallait bien répondre.

— Ah! vous riez, mademoiselle, vous vous jouez de moi, je suis bien malheureux!

— Malheureux! vous, Henri!

— Henri, Henri, avez-vous dit? Oh! répétez ce nom, répétez-le, ma bien chère Anne, répétez mon nom, dans votre bouche, il ne me semble plus le même. Henri! Henri! ce nom de mon glorieux ancêtre, ce nom dont j'étais

si fier, lorsque vous le prononcez, il devient une caresse.

— Hélas! c'est un nom de mauvais augure, répondit la princesse en branlant la tête.

— Tous les noms sont de mauvais augure dans ma race depuis plus d'un siècle, madame, un devin m'a annoncé qu'elle finirait en moi et que je serai le dernier duc de la maison de Guise.

— Un devin! êtes-vous donc comme ma sœur, qui croit en eux et les consulte sans cesse? Ils lui annoncent des diadèmes, ils lui prédisent qu'elle sera

deux fois couronnée, et cependant.....

— Et cependant elle est occupée en ce moment à effeuiller ces couronnes! Croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçu? Heureusement nous n'avons pas peur de faire comme elle. Il ne s'agit ni de sorciers, ni de la princesse Marie, il s'agit de nous, de nous qui nous aimons...

— Le croyez-vous? répliqua finement la princesse.

— Vous ne l'avez pas dit, c'est vrai. Cependant...

— Eh! bien?

— Cependant je le sais.

— Vous le savez, monsieur !

— Je le sais, j'en suis sûr...

— Et moi qui croyais l'ignorer encore !

— Je vous l'apprends, ma belle duchesse !

Il lui baisa la main, qui resta dans la sienne. Anne, rouge comme une cerise, interdite, joyeuse, craintive tout à la fois, demeurait en face de lui, dans cette attitude charmante d'embarras et de bonheur qui rend les fiancées si touchantes.

— Ma bien-aimée Anne ! vous serez donc à moi !

— Hélas ! cela est-il vrai ?

— Qui pourrait en empêcher ?

— Tout le monde , le roi, la reine, le cardinal, madame de Guise, ma sœur, la vôtre, le pape, le parlement, le diable...

— Tout cela ne peut rien contre moi.

— Nous verrons.

— M'aimez-vous ?

— N'avez-vous pas prétendu que cela était certain ?

— Oui, mais vous ne l'avez pas confirmé, ma cousine.

— Ah ! j'ai grand peur que vous soyez infaillible.

Ils s'égaraient de plus en plus, ils avaient perdu complétement de vue jusqu'à la dernière lumière ; aucuns bruits n'arrivaient jusqu'à eux ; ils ne s'en apercevaient pas. Ils causèrent ainsi plus de deux heures, appuyés l'un sur l'autre, oubliant le monde qui ne les oubliera pas, lui ! Ce fut un enchantement. Des voix qui les appelaient les rendirent néanmoins à la réalité. Il fallut répondre, il fallut revenir ; le jour commençait à poindre, les oiseaux

s'éveillaient et couraient de branches en branches. Les rayons de l'aurore doraient les cimes des arbres. Tout renaissait autour d'eux.

— Se quitter déjà! s'écrièrent-ils.

— Oui, mais pour se rejoindre et ne se plus quitter ensuite, ma bien-aimée, ma femme, ma duchesse!

Un des chevaliers parut dans le lointain; il s'arrêta et salua respectueusement le prince.

— Allons ! dit celui-ci, rejoignons-les, puisqu'il le faut.

Ils arrivèrent à la tente, mais ils n'y

trouvèrent point Marie. De ce côté, la promenade avait été plus longue encore et l'oubli plus profond. Ils se regardèrent et ne firent aucune observation ; ils n'étaient pas seuls. Madame d'Amalfi venait d'arriver, et c'était elle qui les faisait chercher ainsi. Elle se rendait à Poissy près des princesses, dont elle ignorait le départ. La tente et les illuminations se trouvaient sur la route, les gens se reconnurent et s'arrêtèrent. Frappée de l'imprudence des jeunes personnes, elle s'empressa de les rappeler.

— Ce sera demain la nouvelle de la cour, se dit-elle ; passe pour M. de

Guise, mais mon fils !... cela peut tout empêcher.

En attendant, son fils et Marie ne paraissaient pas. Anne, qui avait besoin de sa sœur, et à laquelle d'ailleurs l'honneur de son nom était cher, s'empressa de dire :

— Ma sœur était horriblement fatiguée, elle s'est assise, nous l'avons laissée, il y a un quart-d'heure, sous la garde de M. d'Amalfi, pour aller, monsieur mon cousin et moi, explorer un peu cette belle forêt. Elle va revenir, elle aura pris un autre chemin sans doute, et, comme elle était très-lasse, elle marche lentement.

En effet, dix minutes après, Marie, pâle, défaite, les yeux encore rougis de larmes, parut à la porte de la tente, appuyée sur le jeune homme, dont l'impassible physionomie n'exprimait absolument rien. Anne courut vers sa sœur.

— Ma chère Marie, lui dit-elle, je suis sûre que vous avez eu une peine horrible à marcher, ct vous souffrez beaucoup.

— Plus que je ne puis vous le dire, Anne.

— Venez vous reposer un peu et nous partirons. Lorsque nous vous

avons quittée là-bas, assise sous le gros arbre, j'étais persuadée qu'il en serait ainsi. Pourquoi n'être pas revenue de suite? Pourquoi avoir cédé à ma fantaisie? Vous me gâtez trop, en vérité.

Marie serra la main de sa sœur pour la remercier.

— Oui, balbutia-t-elle, comme une personne hors d'elle même, oui, un peu de repos, j'en ai besoin.

C'est que la pauvre Marie avait eu aussi une entrevue orageuse, c'est qu'elle avait lutté courageusement contre elle-même et contre un homme

qui l'aimait, c'est que le souvenir de Cinq-Mars décapité s'était dressé entre eux et l'avait glacée de terreur. Cette infidélité à un mort et à un mort tel que celui-là lui semblait le plus mauvais présage pour cette nouvelle liaison. Elle se sentait éprise plus fortement, plus profondément qu'elle ne l'avait été encore, et ainsi que le dit la princesse palatine dans ses mémoires :

— « Cet amour-là fut le seul de sa vie. »

Cet amour pour un homme sans naissance, sans fortune, sans position, cet amour qui la faisait déchoir, qui la détrônait peut-être, elle s'y livrait

avec un entraînement qui tenait du délire. Elle avait entendu Léoncio lui dire à ses genoux :

— Oui, adorable princesse, je suis bien indigne de vous, je le confesse, je le comprends, mais permettez-moi d'aspirer à un bonheur promis aux Dieux, permettez-moi d'oser sortir de mon rang infime, de m'élever jusqu'à vous, et nul, j'ose le croire, ne fera autant pour vous mériter. Je ne pourrai, hélas ! vous offrir une couronne, mais j'acquerrai pour vous un nom plus grand, plus héroïque que celui de tous les rois du monde, un regard de vous me rendra capable des actions les plus merveil-

leuses, me l'accorderez-vous seulement?

La princesse se tut.

— Vous m'aimez donc bien? reprit-elle après quelques instants.

— Si je vous aime! ah, j'en allais mourir sans ce bienheureux voyage.

— Et moi qui l'accusais; pensa-t-elle.

— Jamais je n'aurais eu la hardiesse de parler, jamais, si votre bonté ne m'eût soutenu, deviné, jamais je n'aurais arraché de mon cœur ce secret, mon seul bien : ah ! madame, quel heureux vous avez fait !

Cependant Marie n'avouait rien encore, elle écoutait, c'était beaucoup pour l'adroit jeune homme, c'était plus qu'il n'eût osé désirer un mois avant, cependant il voulait plus encore, il voulait un encouragement positif, il voulait même un aveu, si on lui laissait le temps de l'obtenir.

— Madame, lui disait-il, que faut-il que j'espère?

— Je ne sais.

— Si vous ne tendez vers moi une main secourable, j'y succomberai, je n'ai plus la force de me taire à présent,

ou il me faudrait m'éloigner pour toujours.

— Je vous le défends.

— Vous voulez que je reste, vous voulez.....

— Je veux vous voir.

Ce mot lui échappa ; elle eût désiré le reprendre, mais il était dit, il était compris surtout, et Léoncio la remerciait avec toute la fougue de son amour et de son pays. Elle éprouva la joie la plus puissante, la plus indicible de sa vie et dès lors elle s'y abandonna, il lui fut impossible de se contraindre davantage.

— Eh bien ! oui, lui disait-elle, oui mon Léoncio, aime-moi, aimons-nous. Je vous dois des instants à peine entrevus dans mon passé à travers un nuage, à travers le prisme de l'ambition et de la grandeur, mais vous, vous, qui ne m'apportez rien, qu'un cœur passionné, vous, qui donneriez sans hésiter vos jours pour moi, vous qui m'aimez ainsi que je n'ai jamais été aimée, oui, je vous aime, oui, oui je vous aimerai sans cesse, oui, à mon tour je jetterai loin de moi toutes les espérances d'avenir que vous ne partageriez point et je m'abandonne à ma destinée en vous en laissant le soin.

En cet instant le visage pâle de Cinq-Mars, cette tête tombée sous la hache, cet être qui lui aussi avait perdu la vie pour l'avoir aimée, pour avoir essayé de monter jusqu'à elle, le malheur enfin se présenta à elle, elle le vit et elle frémit pour celui qui allait aussi jouer quitte ou double avec la providence. Elle poussa un grand cri, involontairement, sans réfléchir, elle jeta ses bras autour de son cou, l'attira vers elle comme pour le défendre, en ajoutant d'une voix déchirante :

— Non, non, n'essayez rien, ne cherchez pas à vous élever, restez ce que vous êtes, vous y succomberiez, et

je vous perdrais encore, oh ! restez ! restez !

Cette fille, si dédaigneuse, si fière, cette fille qui avait rêvé la couronne de France et qui ne pouvant l'obtenir, trouvait les autres couronnes trop au-dessous d'elle, cette fille maintenant défendait l'ambition à un simple gentilhomme, parcequ'elle l'aimait et, qu'avant la fortune et la puissance, l'amour était son maitre. Je ne sais comment aurait fini cet épanchement déjà si tendre, si la voix de ceux qui les appelaient ne les eurent en même temps ramenés sur la terre. Marie fut inquiète et honteuse; sa

sœur et M. de Guise qu'allaient-ils penser?

— Ah! se dit elle, ils songent à eux et ne s'occupent pas de moi.

Ce fut dans ces dispositions que ces quatre personnages remontèrent en carrosse avec madame d'Amalfi et se dirigèrent vers l'hotel de Nevers, où ils n'arrivèrent qu'à huit heures du matin.

Projets et chimères.

IX.

En rentrant chez elles les deux sœurs se séparèrent, elles avaient besoin d'être seules et de retrouver dans leur cœur la nuit si délicieuse qu'elles venaient de passer. Ni l'une ni l'autre

ne dormit : l'amour et le bonheur remplissaient leur être tout entier. Anne était pleine d'espérance, la princesse de Mantoue craignait toutes choses.

— Je n'en pourrai faire mon époux à la face de l'univers, pensait-elle. Eh! bien, si je ne puis vaincre ce désir, si cette passion me domine, je formerai des nœuds secrets, j'irai vivre avec lui dans quelque coin de l'Italie, où un moine obscur recevra nos serments. Je veux être heureuse, moi, bien que fille de prince, n'ai-je pas le droit de le demander?

Il avait été convenu entre M. de

Guise et sa maîtresse que ce matin là même il viendrait à l'hôtel, qu'il parlerait à la princesse Marie, qu'il obtiendrait son approbation et qu'ensuite il déclarerait hautement ses intentions à sa mère et à tous. Anne ne se hâta donc point de descendre, elle attendit au contraire, d'être demandée, ce qui tarda assez longtemps, Marie ayant donné audience à ses amours avant celles de sa sœur, ainsi que cela était juste. Elle reçut de bonne heure le reconnaissant, le transporté Léoncio, et ces moments passèrent aussi vite que la veille.

L'aspect de M. de Guise la rappela

au monde présent, elle se douta de ce qu'il venait faire, et congédiant Almafi d'un geste, elle se retourna vers le prince en lui disant :

— Ah ! que vous êtes heureux !

C'était une confidence et une promesse. M. de Guise comprit qu' ilne trouverait point de résistance et qu'elle se prêterait à ses désirs, puisqu'elle lui avouait si franchement et si bénévolement sa passion nouvelle. Il se promit de ne la point contrarier, jusqu'à ce qu'il eût un droit positif de le faire.

— Elle n'ira toujours que jusqu'où

je voudrai. Anne est là qui surveille. Une fois ma belle sœur, je saurai bien la débarrasser de ce gentilâtre, qui d'ailleurs se lassera avant.

Le duc de Guise jugeait Marie d'après lui, d'après ses impressions légères. Il ignorait qu'il existe dans la vie, une fois, peut-être deux, jamais davantage, un sentiment qui triomphe de tout, qui domine tout, dont le cœur seul peut se rendre maître et encore échoue-t-il quelque fois. Lorsque ce jour est venu, pour une femme, surtout, plus les difficultés sont grandes, plus l'objet de cet amour semble impossible à obtenir, plus on le désire, plus on le

veut ardemment, hélas ! combien d'entre nous voient luire ce terrible soleil, dont les rayons éclairent la vie ! et lorsqu'il s'éclipse, lorsqu'il disparait à l'horizon, alors la nuit se fait dans l'âme, alors le deuil se répand sur nous, il ne reste plus qu'à regretter et à souffrir.

— Je sais ce que vous allez me demander, mon cousin, dit Marie, je n'ai qu'une chose à vous répondre, puisse tous ceux dont vous dépendez vous souhaiter le même bonheur que moi !

— Ainsi donc...

— Ma sœur est libre, je n'ai rien à lui ordonner, rien à lui défendre, mais si elle était ma fille, je ne lui souhaiterais pas d'autre mari que vous.

— Je n'en demande pas davantage ; à présent j'offrirai mes vœux à la princesse Anne, je me proclamerai hautement son passionné serviteur, ce soir même, je déclarerai mes intentions à ma mère ; demain j'irai à Saint-Germain, je parlerai à Sa Majesté, à M. le Cardinal, et lorsque tout le monde sera instruit, je presserai mes bulles de dispense à Rome, et puis... et puis...

— Et puis vous serez heureux, je

vous le disais tout à l'heure, vous pouvez l'être, vous!

— On peut être heureux si on veut et si on sait l'être, mademoiselle,

— Ah! que ne dites vous vrai!

— Je vous le prouverai plus tard.

— Vous êtes fort habile, je n'en doute pas, mais ces preuves là sont difficiles à faire.

— Pourquoi, lorsqu'on ne blesse personne en les faisant?

— Ah! M. de Guise! répliqua-t-elle, en le menaçant du doigt et en souriant.

Ah ! M. de Guise. vous êtes un satirique.

— Moi !

— Sans doute. Je vous comprends à merveille. Vous me croyez futile, légère, vous n'avez pas foi en mes sentiments parceque.... parceque....

Elle devint pâle et tremblante.

— Parceque ? achevez.

— Parceque j'oublie celui que je n'aurais jamais dû oublier peut-être, répliqua-t-elle, d'une voix sourde.

— Vous vous trompez, ma cousine,

je ne vous accuse point, je connaissais mieux que vous M. le Grand.

— C'est moi qui l'ai conduit à la mort, c'est pour m'obtenir qu'il a risqué cette entreprise, j'aurais dû porter un deuil éternel, mais nous sommes bien faibles.

— Rassurez-vous, ma cousine, vous n'avez pas été la cause de sa mort, ce n'est pas pour vous qu'il a conspiré, c'est pour lui.

Marie secoua la tête.

— C'est pour lui, vous dis-je, M. de Cinq-Mars était un petit compagnon, la

faveur du roi seule en avait fait quelque chose, cette faveur il pouvait, il devait la perdre. Il a travaillé pour rester un personnage après cette faveur anéantie : vous étiez tout à la fois un moyen et un but, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes accomplie sans doute, surtout vous êtes princesse. Vous l'avez aimé, cela se comprend, il vous l'a rendu de son mieux, cela se comprend encore, mais vos aïeux, vos alliances, tout ce qui s'attachait à la queue de votre robe lui était bien plus cher que vous, n'en doutez pas.

— Ah ! monsieur, s'écria la princesse, ne détruisez pas mes illusions,

laissez-moi croire en celui qui n'est plus, sans cela comment croirai-je en celui....

— Quant à ceci, n'en parlons point, consolez-vous, non pas de vos regrets peut-être, mais de vos remords. Tâchez de vivre tranquille et heureuse et pour cela ne vous embarquez pas dans les orages.

— Ah ! *mon frère* !....

— Je comprends ce que veulent dire ces mots, ma belle *et chère sœur*, moi aussi je cherche les tempêtes, mais songez s'il vous plaît que ma fian-

cée est Anne de Gonzague et que je m'appelle Henri de Guise.

La princesse Marie sentit qu'il n'y avait rien à répondre à cela. Elle détourna la conversation, en reparlant de sa sœur, de la fête de la veille, de tout ce qu'elle avait eu de galant et d'agréable.

— J'en garderai un souvenir éternel, ajouta-t-elle en soupirant ; on en parlera fort, je le crains. L'absence de madame d'Amalfi sera mal interprêtée, nous étions seules, ma sœur et moi, vous êtes bien jeune, bien beau, bien connu.

— Mademoiselle, toute la cour saura demain que la princesse Anne daigne accepter mon nom, et nul n'aura le droit de critiquer ni vous ni elle, ceux qui oseraient le prendre auraient à s'en repentir.

Cette conversation finit là. Anne attendait avec impatience. Pour la première fois elle reçut M. de Guise chez elle et leur entrevue fut très longue et très tendre. Que de choses à se dire ! que de promesses à se faire ! combien ils s'aimaient alors ! c'était un spectacle à la fois réjouissant et mélancolique que celui de ces deux êtres, si pleins d'espérance, si confiant dans leur avenir,

pour qui la vie s'ouvrait si belle et si pleine d'enchantements. Leurs projets furent bien vîte arrêtés : s'appartenir le plutôt possible et par tous les moyens possibles. A cela se réduisait leur politique. C'est celle de tous les amoureux.

Il fallut cependant se quitter. Le prince devait se rendre sans plus tarder à Saint-Germain, madame de Guise y était, le Cardinal, le Roi. Les grands coups seraient portés le soir même.

— Demain je viendrai vous tout dire, ma belle princesse, demain j'apporterai certainement à vos pieds la certitude de mon bonheur, d'ici là que votre

pensée soit avec la mienne, qu'elle me suive et qu'elle me protège, je suis sûr de triompher.

Dès que M. de Guise eut quitté l'hôtel, après l'avoir suivi des yeux aussi loin qu'elle put le voir, la princesse se rendit chez sa sœur. Marie était enfermée dans sa chambre, ce qui lui arrivait quelque fois, mais lorsqu'on la prévint que mademoiselle de Gonzague l'attendait, elle entrouvrit sa porte et donna ordre de la faire entrer sur le champ pourvu qu'elle fut seule. Marie n'était point habillée encore, retirée au fond de son appartement, elle jouait avec une charmante petite fille de

quatre ans à peu près, royalement parée, suivant la mode de l'époque pour les enfants, et qui leva sur elle ses grands yeux, qnand elle la vit entrer dans la chambre. La princesse assise par terre sur le tapis, avait les yeux pleins de larmes, qu'elle n'essuyait pas, et tendit la main à sa sœur, et l'attirant vers elle pour l'embrasser.

— Anne, ma chère Anne, je vous félicite, je suis heureuse de votre bonheur.

Anne lui rendit son étreinte, ce fut une des rares occasions de leur vie, où leurs cœurs battirent à l'unisson.

— Merci, ajouta-t-elle, je vous crois et je vous dis encore merci! mais vous, ma sœur, d'où viennent ces larmes? quelle est cette enfant, si jolie et si bellement accoutrée?

—Mes larmes! ah! puissiez-vous n'en jamais répandre de semblables! quant à cette enfant... c'est ma filleule, elle s'appelle Marie. Saluez cette dame, mon enfant, c'est ma sœur.

La petite fille baisa respectueusement la main de la princesse.

— Elle est charmante, votre filleule. De qui est-elle fille? Et pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

— On oublie....! C'est la fille du marquis d'Arquien.

— Ah! Elle a cependant un visage que je connais et je ne connais pas le marquis d'Arquien.

Marie garda le silence quelques instants,puis, tout-à-coup, ainsi qu'elle agissait d'ordinaire, elle se jeta dans les bras de sa sœur en fondant en larmes.

— Anne, ma chère. je suis bien malheureuse, dit-elle aidez-moi, consultez-moi, laissez-moi vous ouvrir mon cœur. Restons toute cette journée ensemble, comme deux sœurs qui s'ai-

ment bien, qui n'ont rien de caché l'une pour l'autre. Le voulez-vous?

— Très volontiers.

— Écoutez moi alors et préparez-moi votre indulgence, votre amitié, j'en aurai besoin. Marie allez jouer au jardin jusqu'à ce que je vous rappelle et ne parlez à personne surtout !

L'enfant sortit après un signe d'intelligence.

— Maintenant, Anne, je suis tout à vous, écoutez-moi.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

